En 2000 paraissait le livre « De waanzin van Charlotte – prinses van België, keizerin van Mexico *» (La folie de Charlotte – princesse de Belgique, impératrice du Mexique), sous la direction de Jos Pauwels. Le livre a parfaitement résisté à l'épreuve du temps et reste l'un des ouvrages les plus importants et les plus accessibles sur ce sujet.*
L'auteur (°1956), lui-même ancien habitant de Meise, est docteur en sciences agogiques, spécialiste du théâtre et psychothérapeute. Il a longtemps enseigné dans la formation de Travail social de l'AP Hogeschool d'Anvers et se consacre aujourd'hui principalement à l'écriture. Il a eu l'amabilité de revoir pour notre revue sa description de la vie de Charlotte, ce dont nous le remercions chaleureusement.

LA FOLIE DE CHARLOTTE

Jos Pauwels

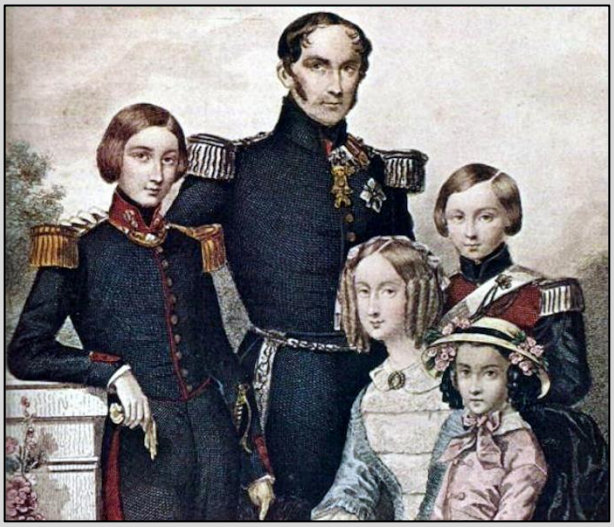
« *Monsieur, vous a-t-on dit que l'on a eu un mari, monsieur, un empereur, ou un roi ?*
Un grand mariage, monsieur, et puis... la folie. La folie vient des événements... ! »
Charlotte, impératrice du Mexique

Introduction

Cette histoire est vraie et authentique, aussi vraie que toute histoire personnelle. Elle repose sur un florilège de lettres, de journaux intimes et de témoignages. Les journaux et les témoignages ont été écrits dans l'espoir que le lecteur reconnaisse quel héros, quel souverain important, quel puissant empereur ou quelle bonne personne était le témoin. Les lettres racontent une réalité subjective et personnelle. Souvent, elles ne disent pas la vérité, mais veulent rassurer le destinataire ou servent à jeter de la poudre aux yeux de celui qui veut (avec inquiétude) savoir ce qui se passe. Chaque auteur écrit à partir des convictions qui lui sont propres et qui appartiennent à son époque, à son rang et à sa personne. Il témoigne du respect, de la sympathie, de l'aversion ou de la pitié envers ses personnages.
Ce qui repose sur ces sources ne peut guère être autre chose que « vrai ». La différence entre l'histoire et la « petite histoire » est mince. Existe-t-il encore une différence tant d'années après les faits ? Qui serais-tu si tu pouvais choisir un rôle dans cette histoire ?

L'enfance de Charlotte

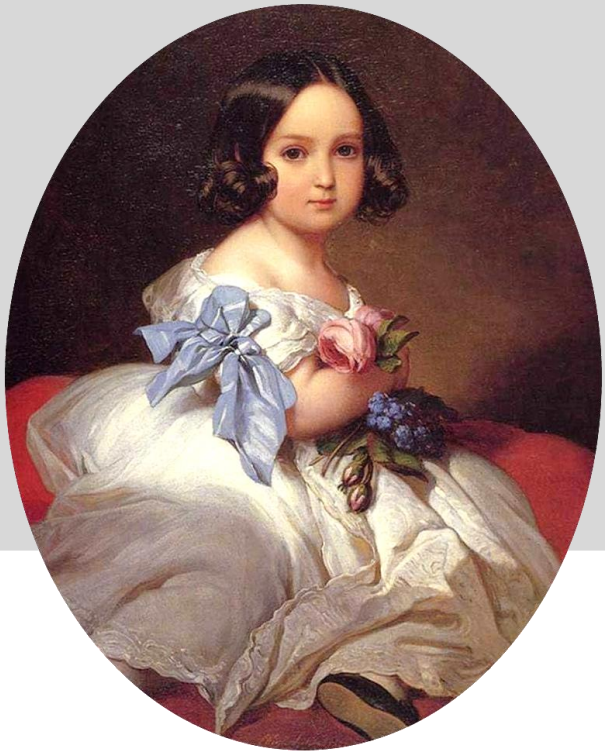
1840 : Louise-Marie d'Orléans, notre première reine, est enceinte de son quatrième enfant. La grossesse est à nouveau extrêmement difficile. Le 7 juin 1840 naît Charlotte. Son père Léopold est déçu que ce soit une fille.
Son fils aîné Louis-Philippe, nommé d'après le père de Louise, le roi des Français, n'a vécu qu'à peine un an. Léopold espérait un fils supplémentaire pour assurer la succession au trône. Mais Charlotte se révèle une enfant belle, saine, vive et affectueuse. Elle attendrit son père. Avec ses frères Léopold (« *Leo* ») et Philippe (« *Lipchen* »), elle reçoit une éducation stricte.
C'est surtout Louise qui assume cette responsabilité. Les enfants étudient jusqu'à dix heures par jour. Au programme : exercices de mémoire, latin, mathématiques, français, calligraphie, géographie, littérature, éloquence, histoire, allemand. Le néerlandais figure aussi au programme. Henri Conscience, engagé à cet effet, n'aura jamais à donner ses leçons.
Charlotte reçoit la même éducation que ses deux frères. Elle se consacre à ses études avec une conscience particulière. Très vite, elle s'exprime sans peine en plusieurs langues et envoie assidûment de petits mots à son père en allemand, en français et en anglais. Elle est clairement la plus studieuse des trois. Elle se montre particulièrement avide de savoir.



La famille de Léopold Ier
– tableau de Charles Baugniet, vers 1850.

Léopold est protestant, mais les enfants sont élevés dans la foi catholique, comme le stipule le contrat de mariage. Le rédemptoriste Dechamps est responsable de l'éducation spirituelle et religieuse des enfants.

Tandis que les enfants royaux grandissent, le roi voyage de plus en plus souvent. Louise est souvent seule. Le roi aime la beauté féminine. Rue Royale, en bordure du parc, habite Arcadie Meyer. Rue de la Madeleine, la rue commerçante chic de Bruxelles, elle fait étalage de sa beauté et de son bâtard royal.
Ce n'est ni la première ni la dernière fois que Léopold est infidèle, mais c'est la plus éhontée. Au moment où il fait sa connaissance, il a 55 ans, elle est mineure. Il la fait épouser son écuyer afin d'éviter les problèmes juridiques. Après le mariage, l'écuyer Meyer part pour Cobourg. Le lit d'Arcadie est libre pour le roi.



Charlotte enfant
– tableau de Franz Xaver Winterhalter, 1842.

L'agitation politique grandit en Europe. L'idée de révolution se répand. En Flandre, les années 1840 sont marquées par une grave crise économique.
De 1846 à 1848, le niveau de vie tombe à un niveau absolument désastreux et, après l'échec de la récolte de pommes de terre, nos régions souffrent de grandes famines. En mai 1847, des boulangeries sont attaquées et pillées à Bruxelles, Tournai, Gand et Lille. Quand il y a du travail, le revenu familial vers 1850 se compose en moyenne de 1 à 1,5 franc de salaire pour le père ouvrier d'usine, complété par 0,70 franc de sa femme qui travaille et 0,50 franc par enfant qui travaille. Pour ce salaire, on travaille 12 à 14 heures par jour. Tout le salaire est consacré à la nourriture, aux vêtements et au logement. Un pain coûte 0,35 franc.
Jusqu'en 1866 existe un système qui oblige le travailleur à faire ses achats dans le magasin (cher) de son employeur. En moyenne, 20 % de la population est sans travail et dépend de l'assistance aux pauvres. Depuis la Flandre, des milliers d'ouvriers affamés partent vers les charbonnages wallons.

Face à la misère sociale, Léopold Ier se comporte en souverain d'*Ancien Régime*. Il ne songe pas à prendre des mesures sociales. Les pouvoirs publics veillent uniquement à la prospérité économique ainsi qu'au calme et à l'ordre. Prospérité économique signifie stabilité politique. La charité

et l'aide aux pauvres sont laissées à l'Église et aux nantis. Ainsi, selon Léopold, les révoltes sociales sont étouffées dans l'œuf.
C'est notamment la misère sociale, causée par des systèmes d'exploitation économique, qui fut le germe des premiers mouvements ouvriers. Après avoir été banni d'Allemagne en 1843, Karl Marx s'enfuit en 1845 de Paris à Bruxelles. Le *Manifeste du parti communiste* fut écrit sur la Grand-Place de Bruxelles, à l'ombre du palais. En 1849, notre roi le fit expulser du pays avec sa femme et ses enfants.

Au palais de Laeken, Louise s'inquiète pour ses parents et sa famille en France. Les têtes couronnées n'ont pas oublié la grande Révolution française de 1789. Leur position est fragile et elles ne se sentent pas du tout en sécurité. De plus, la menace d'une invasion française de la Belgique existe. La famille se prépare à fuir à Londres si nécessaire.
Tous ces soucis, l'absence et l'infidélité ouverte de Léopold, la crainte pour la sécurité de sa famille et l'inquiétude pour ses propres enfants pèsent sur la santé fragile de Louise. Elle tousse de plus en plus et souffre d'une diarrhée tenace.
En fait, elle n'a plus jamais été en bonne santé depuis la naissance de Charlotte.
En février 1848 éclate la révolution parisienne. Elle sème la panique dans tous les régimes conservateurs d'Europe. Louis-Philippe, le père de Louise, et sa mère Marie-Amélie sont déposés et s'enfuient à Londres.
Dans les autres pays aussi, les révolutionnaires mènent la lutte. En mars, des combats éclatent à Vienne et à Berlin.
En Belgique, la révolution peine à démarrer. Quelques soulèvements sont facilement réprimés par l'armée et la police. Avec quelques propositions de loi progressistes, dont une forte baisse du cens électoral qui permet désormais à deux fois plus de citoyens de voter, le gouvernement coupe l'herbe sous le pied des révolutionnaires.

La mort de la reine mère

Dans ses lettres, Louise témoigne d'une profonde affection pour Léopold, son *Leopich*. Mais Léopold accorde peu d'attention à sa femme. Il voyage beaucoup, le plus souvent en compagnie, entre autres, d'Arcadie Meyer. Dans la presse paraissent des caricatures et des articles sur sa vie amoureuse. La solitude pèse lourdement sur Louise.
Les enfants aussi souffrent de son absence et de l'éloignement entre leur père et leur mère. Charlotte insiste à plusieurs reprises pour que son père soit présent. Depuis son domaine de Ciergnon, il refuse de venir et leur fait savoir qu'ils ne sont pas les bienvenus dans les Ardennes. Au printemps 1850, Louise rend visite à ses parents en Angleterre.
À son retour, Charlotte est gravement malade. Elle a la coqueluche. Charlotte reçoit un traitement homéopathique, Louise veille jour et nuit à son chevet. Charlotte guérit, mais entre-temps Louise elle-même est de plus en plus malade. Louis-Philippe meurt à Esher (Surrey) le 26 août 1850. La presse est inhabituellement sévère à son égard et le dépeint comme un souverain « ambigu » aux « qualités médiocres ».

Victor Hugo, très lié à Louis-Philippe, est l'un des seuls à le défendre. Dans *Les Misérables* il le décrit comme « *l'un des meilleurs princes qui aient jamais occupé un trône* ». Victor Hugo s'est intéressé toute sa vie à l'ésotérisme et à la pensée gnostique, kabbalistique et hermétique. Cela se retrouve clairement dans ses œuvres. Dans *Notre-Dame de Paris* nous reconnaissons la connaissance des proportions et des lois de l'architecture gothique, propre aux Templiers.

Ces critiques envers son père font énormément de peine à Louise. Elle paraît de moins en moins en public ; on raconte qu'elle est gravement malade.
En août 1850, le peuple hue Madame Meyer et plus tard on brise ses vitres, expression spontanée de sympathie pour la reine. Le peuple prend le parti de Louise.
Léopold est très critiqué pour sa liaison avec Arcadie. Il est pourtant bien conscient de la maladie de Louise.
Le 27 septembre, il écrit à sa nièce la reine Victoria : *« Dans sa jeunesse déjà, elle perdait souvent connaissance sans la moindre raison. Et après 1830, elle n'a en fait plus jamais été vraiment en bonne santé ni en forme. (...) Je crois qu'il existe une sorte de prédisposition morbide dans la famille d'Orléans*. » [1]

En septembre, il fait conduire Louise à Ostende. C'est une décision incompréhensible. Il veut

[1] D'après la copie d'une lettre du roi Léopold Ier à la reine Victoria, 7 novembre 1845 – RAW, APR.

probablement éloigner Louise de Laeken pour apaiser l'agitation autour d'Arcadie. La maison de la Langestraat [2] est mal équipée et plutôt petite. La famille loge à l'*hôtel Fontaine* dans la même rue. Marie-Amélie, venue d'Angleterre, dort dans une minuscule chambre près de sa fille. Le roi fait la navette entre Laeken et Ostende.

Louise décline à vue d'œil. Le 11 octobre 1850, elle abandonne le combat et meurt dans les bras de sa mère Marie-Amélie. Avant de mourir, elle confie Charlotte aux soins de son amie d'enfance, la comtesse d'Hulst.
La Belgique est en deuil : les drapeaux sont en berne sur les navires, les beffrois portent des drapeaux de deuil, les locomotives traversent le pays avec des drapeaux noirs. Dans la crypte royale de Laeken, les enfants pleurent leur mère.

[3]Charlotte a dix ans. Elle perd une mère aimante et attentionnée. Elle se trouve face à un père fermé, sombre et absent. Charlotte Brontë le décrivait ainsi : *« Le roi est un quinquagénaire, légèrement voûté, aux tempes grisonnantes. Son visage ne peut être comparé à aucun autre. Autour de ses yeux, de ses sourcils et de sa bouche, les rides sont comme ciselées. C'était quelqu'un qui souffrait en silence, un homme nerveux et mélancolique.* »

Le devoir d'une enfant royale

Léopold veut que ses enfants grandissent avec un sens « royal » du devoir. Charlotte fait tout avec un sens du devoir obstiné. Son père, Madame de Bovée et le père Dechamps lui rappellent chaque jour « sa haute responsabilité » ; sans cesse, ils lui rappellent son devoir religieux et moral.
La comtesse d'Hulst lui demande de méditer chaque jour.

Charlotte subit l'influence non négligeable d'une pensée mystico-magico-chrétienne. Madame d'Hulst est une amie d'enfance de Louise. Née Denise de Grimoard de Beauvoir du Roure et mariée à Joseph Le Sage d'Hauteroche, elle est pourtant toujours appelée Madame d'Hulst. Amie intime de Louise, elle était présente à la naissance de Charlotte.

Dans les milieux aristocratiques de l'époque, il est de bon ton de s'intéresser aux courants mystiques ou occulto-ésotériques comme la théosophie, les Rose-Croix et le spiritisme.
Par son père, Madame d'Hulst était déjà entrée en contact, à la cour de France, avec les convictions mystiques de plusieurs ordres « secrets ». Madame de Bovée, elle aussi, était fascinée par les possibilités de la magie.
Sous l'influence de ses gouvernantes, Charlotte essaie probablement elle aussi, au cours de quelques expériences spirites, d'entrer en contact avec sa mère défunte.

Le même thème revient sans cesse : les comptes que Dieu demande aux princes à qui il a confié une part de son pouvoir et à qui il impose la tâche de veiller au salut des peuples qu'il leur confie. Charlotte se replie sur elle-même, elle devient taciturne. Elle lit des ouvrages théologiques, des historiens grecs comme Hérodote, Plutarque,...
En 1855, elle écrit à Madame d'Hulst [4] : *« L'Esprit Saint a déposé de ses mains ses dons dans mon cœur et m'a mise sur mon chemin. J'espère ne jamais quitter ce chemin. Je ne mériterai pas la pitié si je le fais (...) Je ne parviens pas à vaincre ma paresse. Je pèche si facilement. Si je ne me surveille pas constamment, je me perds. (...) J'essaie de me changer et parfois je ressens une certaine lassitude quand j'essaie de mieux faire. (...) Parfois je sens une fièvre, une folie, qui s'empare de moi. (...) Je crois que c'est le diable qui me tourmente. »*

Que fait le diable dans la tête d'une jeune fille de 15 ans ? Charlotte se crée des idéaux si élevés et se reproche systématiquement de ne pas les atteindre. La tempête gronde dans sa tête ; personne ne le remarque-t-il ?
Avec son père, Charlotte ne « parle » plus que par petits mots écrits. Arcadie vient d'accoucher d'un deuxième bâtard royal.
Quelques semaines par an, Charlotte séjourne chez sa grand-mère Marie-Amélie à Claremont. Celle-ci remarque combien l'humeur de Charlotte peut basculer. Comment elle se laisse parfois écraser par le poids de son rôle important, pour ensuite sombrer soudain dans la mélancolie. Elle remarque combien Charlotte est renfermée et essaie de lui

[2] L'ancien palais royal d'Ostende se situe au n° 69 de la Langestraat. Il a servi de résidence d'été à notre maison royale de 1834 à 1922. En 1867, la maison fut achetée par Léopold II. En 1930, elle passa par arrêté royal à la Donation royale. Elle abrite aujourd'hui le musée historique d'Ostende « De Plate ». Dans l'église Saints-Pierre-et-Paul, construite entre 1901 et 1905, se trouve un mausolée de Louise-Marie.

[3] Charlotte Brontë, dans Villette, Londres, 1857.

[4] Lettre de Charlotte à Mme d'Hulst, Laeken, 29 décembre 1855, APR, Fonds Léopold Ier, 660.

parler. Charlotte parle, mais ne dit rien, malgré l'affinité qu'elle ressent pour sa grand-mère.
Charlotte reprend de plus en plus le rôle de sa mère. Elle visite des institutions, préside des organisations caritatives, participe à des banquets et à des fêtes. La relation avec son frère aîné Léopold (*Leo*) ne va pas sans problèmes. Elle n'aime pas son cynisme ni son comportement taquin.
Après la mort de Louise, lui aussi s'était refermé, était devenu lunatique et sombre, mais ambitieux. Il existe néanmoins une inquiétude et une compassion réciproques évidentes. Avec son frère cadet Philippe, elle s'entend plus facilement. Il est calme et doux.

En 1853, Léopold se rend à Vienne avec son fils aîné et lui présente sa future épouse : l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche, fille de Joseph, palatin de Hongrie, et arrière-petite-fille de la grande Marie-Thérèse. Avant le mariage, elle doit renoncer à ses droits au trône d'Autriche.
Henriette est l'opposé de Leo. Elle est vive, sportive et excellente cavalière. Elle peint, joue du piano et de la harpe. Henriette et Leo n'éprouvent aucune attirance ni aucun intérêt l'un pour l'autre. Le père Léopold reste inflexible. Le mariage a lieu le 22 août 1853 à l'hôtel de ville de Bruxelles et à la cathédrale Sainte-Gudule.
Henriette se sent attirée par Charlotte, qui n'a que quatre ans de moins qu'elle. Au début, Charlotte est ravie de la présence féminine d'Henriette au palais. Plus tard, elle se plaindra de certaines de ses habitudes et de ses manières « peu élevées ».

Le voyage de noces de Leo et d'Henriette dure neuf mois et passe par l'Allemagne, l'Autriche, la Grèce, l'Italie et le Moyen-Orient.
Leo prépare soigneusement son règne. Il cherche des contacts commerciaux et des possibilités de coloniser un territoire. Il va de soi que son père Léopold le soutient pleinement. Sous le règne de Léopold Ier, au moins cinquante tentatives sont entreprises pour acquérir une colonie.
Même après son voyage de noces, Leo continue à voyager. En 1860, il rapporte d'Athènes un morceau de marbre sur lequel il fait graver les mots : « *Il faut une colonie à la* Belgique » et, lors de ses discours au Sénat, il souligne la nécessité de conquérir une colonie.

Charlotte a entre-temps presque 16 ans et est sans doute l'une des princesses les plus séduisantes de son temps. Des yeux brun foncé aux longs cils, des cheveux d'un noir de jais sur une peau d'albâtre, une petite bouche et un beau corps qu'elle tient très droit. Elle est très consciente de sa dignité et affronte le monde avec assurance. Léopold lui cherche, à elle aussi, un parti royal. Fin mai 1856, Ferdinand-Maximilien (*Max*), frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph et amiral de la flotte impériale, passe par Bruxelles après une visite à l'empereur des Français Napoléon III.

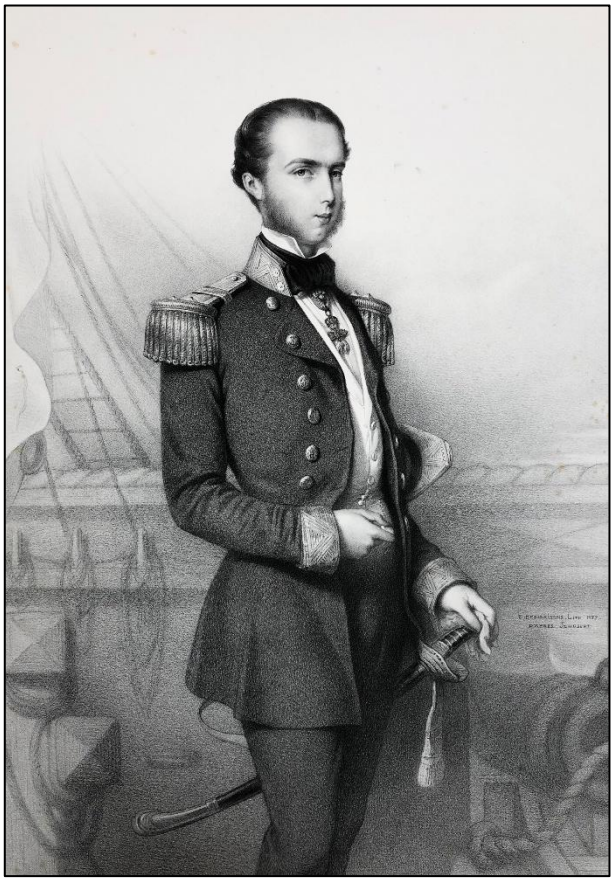
Napoléon III, ou Louis-Napoléon Bonaparte, est le neveu de Napoléon Bonaparte. En décembre 1848, après les turbulentes journées de Juin au cours desquelles les ouvriers furent écrasés par l'armée et tous les clubs et journaux socialistes interdits, il est élu à une large majorité premier président de la République française. En 1851, il suspend la constitution et se proclame empereur.
En 1856, il remporte la guerre de Crimée contre la Russie. Dans la guerre de Crimée, la Turquie combattait les revendications territoriales de la Russie. Par le soutien que la France, la Grande-Bretagne, l'Autriche et la Sardaigne apportèrent à la Turquie, la guerre prit le caractère d'un conflit européen. Florence Nightingale devint mondialement célèbre pour son rôle dans les soins aux blessés. Après la chute de Sébastopol en 1855, les négociations de paix commencent. La Russie doit reconnaître la souveraineté de la Turquie. À Paris règnent l'argent et le plaisir, Offenbach et le *French cancan*. Max se rend à Paris pour faire la connaissance du vainqueur français et le féliciter pour la naissance de son fils.
Pendant son séjour de 12 jours naît une amitié avec Napoléon. Léopold voit d'un mauvais œil le rapprochement entre l'Autriche et la France.
Ce que Max vient faire en Belgique est moins clair. Très probablement, il est envoyé pour faire la connaissance de Charlotte.



La princesse Charlotte
– gravure d'Émile Desmaisons, 1857.

Un prince charmant

En tant que princesse catholique et fille de Léopold, Charlotte est une excellente candidate au mariage. Grâce à ses liens familiaux avec la maison royale d'Angleterre et à sa méfiance envers la France, Léopold Ier s'inscrit parfaitement dans la politique autrichienne.



L'archiduc Maximilien
– coll. archives du Palais royal.

Max a huit ans de plus que Charlotte et il est populaire dans les cercles progressistes de Vienne pour son flirt avec les idées libérales. Malgré sa préférence pour le roi Pedro de Portugal, Léopold laisse à Charlotte, par lettre, le choix entre Max et Pedro. Georges de Saxe manifeste lui aussi son intérêt pour un mariage avec Charlotte.

Charlotte hésite un instant, mais sous l'influence de la comtesse d'Hulst, elle choisit finalement Max. Max est plus âgé et plus mûr que Pedro. Il a voyagé à Trieste, en Égypte et au Moyen-Orient. La foi catholique, la relation avec le Vatican, le lobbying de plusieurs ordres « secrets » et le rôle de la cour de Vienne comme référence culturelle ont probablement joué un rôle important dans son choix.

Georges et Pedro ne cachent pas leur déception, mais la décision de Charlotte est irrévocable. Elle crée autour de la figure de Max un prince charmant et lui attribue toutes les qualités possibles. Max et Charlotte ont une ascendance commune : Marie-Caroline, mère de Marie-Amélie et arrière-grand-mère de Charlotte, était une archiduchesse d'Autriche-Lorraine. Le pape accorde la dispense nécessaire.

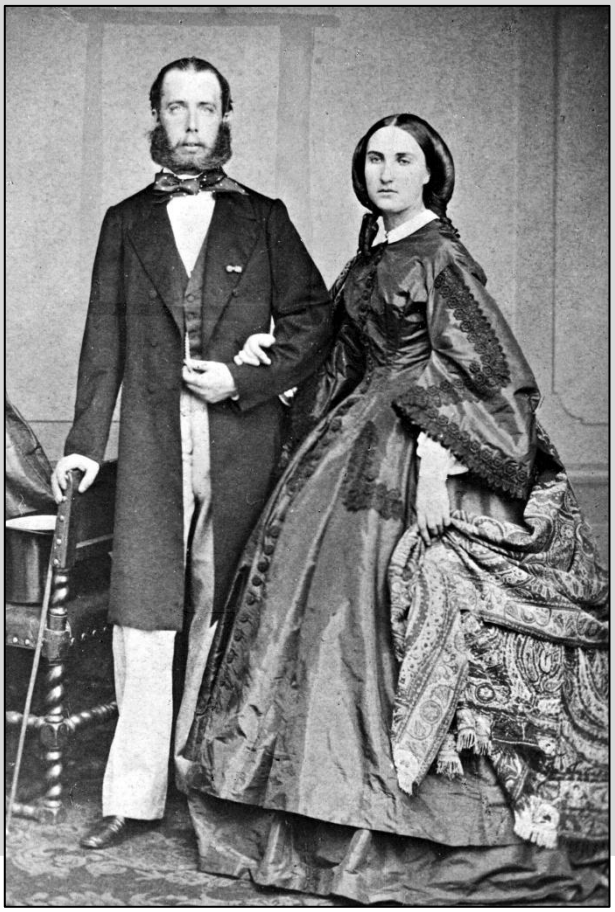
En décembre 1856, Max vient à Bruxelles pour discuter de la dot. Les négociations sont difficiles.

Léopold est prudent : il veut protéger ses biens et ceux de ses enfants. Max et les Habsbourg lui reprochent son avarice ; ils veulent tirer le maximum de l'accord. Max est pauvre et a entamé de grands travaux de construction. Il parle sans cesse de femmes, d'argent et de fortune. Leo accuse Max d'une rapacité répugnante et note dans son journal [5] à propos des négociations : *« Ils croyaient avoir découvert une mine de diamants, ce n'est qu'une mine d'or*. »
Max obtient la rente annuelle demandée, mais Léopold veille à ce qu'une séparation de biens soit établie. Tous les biens de Charlotte restent sa propriété personnelle et elle peut décider elle-même de leur gestion et des revenus. Le trousseau et la robe de mariée de Charlotte sont commandés « avec de la marge » : Charlotte n'a en effet que 16 ans.

Pour les robes, on travaille principalement la dentelle. La cour procure du travail à 13 000 des 130 000 femmes et jeunes filles qui travaillent à cette époque comme dentellières.
Dans les écoles dentellières règnent des abus sociaux inimaginables. Des enfants de cinq à douze ans restent penchés jusqu'à quatorze heures sur leurs fuseaux. Ils s'affaiblissent systématiquement à cause du mauvais éclairage et de la posture de travail. Pendant « l'apprentissage », ils ne gagnent rien. On ne leur donne aucune forme d'instruction. En 1860, 50 % des hommes et 56 % des femmes ne savent ni lire ni écrire. Après leur apprentissage, ils gagnent 20 centimes par jour, juste assez pour un pain de seigle. La robe de mariée de Charlotte coûte 12 000 francs. [6]

À la demande de Léopold et à l'occasion des fiançailles, François-Joseph nomme Max gouverneur général de Lombardie-Vénétie.
Dans les territoires italiens sous administration autrichienne règnent à ce moment l'agitation et le mécontentement. Les duchés de Parme, de Modène et la Toscane sont eux aussi tenus en respect par des garnisons autrichiennes.
L'Angleterre et la Prusse proposent d'y mener des réformes libérales. Mais ces régions ne veulent pas de réformes : elles veulent se détacher de l'Autriche.
Max reçoit donc une mission particulièrement délicate. Il en est pleinement conscient.
Tandis que Léopold et Leo ont de plus en plus de mal avec le caractère de Max, Charlotte pense surtout à sa mère dans les jours qui précèdent le mariage.
Elle a besoin de soutien. Dans les lettres de Madame d'Hulst et du père Dechamps, on lui rappelle son devoir et sa responsabilité, et les comptes qu'elle devra rendre à Dieu en tant que tête couronnée.
Sa grand-mère Marie-Amélie arrive à Bruxelles quelques jours plus tôt et prépare Charlotte à la nuit de noces. La veille du mariage, la famille royale prie sur la tombe de Louise.

Le mariage a lieu à Bruxelles le 27 juillet 1857. Le bourgmestre expédie le mariage civil. Pendant la messe de mariage, il n'y a pas de musique. Sur la Grand-Place se tient une grande fête populaire. Après la nuit de noces, Leo interroge Charlotte sur ce qu'elle a vécu. « Max *a été très raisonnable, cela s'est bien passé, mais j'ai tout de même été surprise, j'ai été étonnée que cela se passe ainsi (...), je me résigne*. »
Trois jours après le mariage, le nouveau couple part pour l'Italie en passant par l'Allemagne.



Maximilien et Charlotte peu après leur mariage – coll. archives du Palais royal.

[5] Journal du duc de Brabant, 3 janvier 1857, V. Capron.

[6] Kerckvoorde, dans Charlotte, p. 48-49.

Charlotte a beaucoup de mal à quitter sa famille. À Vienne, ils sont accueillis par l'archiduchesse Sophie, sa belle-mère.
Dans la résidence d'été des souverains autrichiens, le *château de Schönbrunn*, elle fait la connaissance de sa belle-famille. À côté de François-Joseph, son beau-frère, se trouve l'impératrice Élisabeth, appelée *Sissi*. Elle est considérée comme la plus belle femme de son temps. Elle pleure encore son premier enfant qu'elle vient de perdre.

Trieste et Milan

Le lendemain, ils arrivent à Trieste. Le château de Miramar n'est pas encore achevé ; ils dorment dans la villa mauresque du parc. Charlotte est ravie ; dans ses lettres, elle parle du temps ensoleillé et de la mer d'azur. Le 6 septembre, ils partent pour Milan. Leur résidence officielle est le palais ducal derrière le Duomo, mais ils préfèrent s'installer 15 km plus loin, au château de Monza.

Charlotte parle italien pour s'attirer la sympathie de ses sujets. Désormais, elle veut être appelée *Carlotta*. Max mène grand train et organise des dîners et des fêtes luxueux.

La noblesse italienne continue de s'opposer aux Autrichiens, mais les bourgeois semblent apprécier les mesures libérales *(réforme du cadastre, nouvelle répartition de la charge fiscale, travaux hydrauliques à Milan et à Venise)* de Max. Carlotta profite pleinement de sa nouvelle vie. Bientôt, Max s'absente pour de longues périodes. Dans les lettres de Carlotta, le mot « *solitude* » apparaît de plus en plus souvent. Max séjourne à Vienne d'avril à septembre 1858 ; elle reste seule à Monza.

Quand Max revient, la lutte italienne pour la liberté a éclaté. Max et Carlotta ne peuvent plus se montrer en public sans être hués. En janvier, Carlotta part pour Miramar pour des raisons de sécurité. À Vienne, Max est critiqué pour son libéralisme, son attitude laxiste et sa prodigalité. Le 21 avril 1859, François-Joseph le relève de ses fonctions.
François-Joseph envoie un ultimatum au roi de Piémont, Victor-Emmanuel. Cavour, président du Conseil de Sardaigne et architecte de l'unité italienne, s'était entre-temps assuré le soutien des Français.
La guerre éclate ; Napoléon III envoie ses troupes au combat aux côtés de la Sardaigne.



Le château de Miramar.

Les défaites autrichiennes de 1859 près des villes italiennes de Magenta et de Solferino coûtent la vie à 61 000 Français et 32 000 Autrichiens. C'est notamment après avoir été confronté à la violence de Solferino que l'ambulancier suisse Henri Dunant fondera plus tard la Croix-Rouge internationale. L'Autriche perd la Lombardie, puis la Vénétie.

Giuseppe Garibaldi, le héros populaire républicain et nationaliste radical, lance son expédition des Mille chemises rouges vers le Sud (Naples et la Sicile). Outre l'unité de l'Italie, Garibaldi se bat aussi pour des réformes sociales et une fraternité religieuse internationale. C'est uniquement pour l'unité de l'Italie qu'il promit fidélité au roi Victor-

Emmanuel II de Sardaigne. Peu à peu, l'Italie s'unifie. Rome suit en 1870.

Max ressent vivement sa révocation de 1859. On dirait qu'il est tombé en disgrâce impériale. François-Joseph supporte mal la popularité de Max, qui repose sur un train de vie fastueux, une gestion prodigue de l'argent et ses critiques envers l'autorité de Vienne. Max dérange. Si proche, il semble un danger pour l'autorité impériale. Sur le plan international, Max est surtout loué pour sa politique de réformes libérales.

Infidélité et solitude

Carlotta mène une vie solitaire et retirée dans la villa de Miramar ; Max voyage. Il navigue avec Carlotta jusqu'à Madère, l'y laisse, soi-disant parce qu'elle a le mal de mer, et part pour le Brésil. Il veut y demander la main d'une des filles de l'empereur du Brésil Pedro II pour son frère Louis-Victor. Entre-temps, il vit plusieurs aventures. Dans ses récits de voyage, il écrit qu'il n'y a plus de place en Europe pour un cœur libre et indépendant comme le sien. Il devient de plus en plus évident qu'il évite sa femme. Carlotta s'efforce de faire épouser une princesse brésilienne à son frère Philippe. Cela procurerait à la Belgique de beaux territoires coloniaux. Mais Philippe ne prend aucune initiative. Carlotta tente de rompre sa solitude par d'innombrables lettres.

En visite en 1860, Leo constate que la réalité de la vie de Charlotte contraste vivement avec les récits affectueux et optimistes de ses lettres.
Max part de plus en plus souvent pour Vienne. Il passe le réveillon de 1860 en compagnie de ses vieux amis. Carlotta est seule à Miramar. En 1861, la coupe est pleine. Max lui transmet une maladie vénérienne [7] contractée au Brésil ou auprès d'une prostituée viennoise. Dès lors, ils ne dorment plus ensemble.
La relation intime entre Max et Charlotte n'a jamais été bonne. Charlotte s'en tenait aux mots *« J'ai été étonnée que cela se passe ainsi et je me résigne ! »*
Sa mère Louise l'avait décrit plus clairement dans une lettre à sa propre mère : *« Je le supporte, je le laisse faire, mais j'éprouve plus de répugnance que de plaisir. S'il voulait m'aimer comme mes frères, je serais parfaitement contente. Il y a des choses qui glacent et irritent comme le premier jour : je ne parviens pas à m'habituer à ce que l'on appellerait, à ce que j'appellerais, l'aspect animal de ma nouvelle position. Cela m'éloigne, cela me dégoûte, cela éveille ma répugnance.* » [8]
À cause de l'impatience de Max, l'acte en lui-même ne devient jamais un geste d'amour. Son infidélité lui rappelle l'infidélité de son père envers sa mère et la souffrance de sa mère. Charlotte a reçu une éducation strictement religieuse et elle est surtout fière. Elle a trop d'amour-propre pour se résigner aux humiliations. Désormais, Max ne peut plus compter sur elle que pour les affaires d'État.

En France, l'impératrice Eugénie est elle aussi confrontée à l'infidélité humiliante de son mari Napoléon III. Par une « manœuvre diplomatique », le président du Conseil de Sardaigne, Cavour, envoya sa cousine Nini de Castiglione en France pour séduire Napoléon. Nini devient la maîtresse de Napoléon et plaide avec succès pour l'unification italienne. Napoléon ne se contente pas d'une seule maîtresse. [9]
Blessée, Eugénie cherche une diversion dans la politique. Lorsqu'elle rencontre à Paris son vieil ami d'enfance Hidalgo, envoyé mexicain du parti conservateur, elle s'enthousiasme pour ses projets. Invité par Eugénie à Saint-Cloud, résidence de printemps de la famille impériale, Hidalgo peut aussi exposer à Napoléon sa vision de l'affaire mexicaine. Conservateur convaincu, Hidalgo milite pour le rétablissement de la monarchie au Mexique. Le soutien des Français y est indispensable.

La situation au Mexique

En 1519, l'Espagnol Cortés, parti de Cuba découverte par Colomb, aborde une côte sablonneuse. Il nomme l'endroit *« Villa Rica de Vera Cruz »*. À Tenochtitlan, la future Mexico, règne Moctezuma, un prince aztèque. La divinité mexicaine Quetzalcoatl est blanche, grande et barbue. En raison de son apparence, la population indigène considère Cortés comme divin. Grâce à cette confusion et à bien des ruses, Cortés parvient, avec une poignée d'hommes, à conquérir le Mexique. Suivent trois siècles d'oppression

[7] Idem, p. 83-84.
[8] Kerckvoorde, dans Louise van Orléans, p. 7 ; Louise à Marie-Amélie, 25 août 1832, APR, FL1642.
[9] Le comte Horace de Viel-Castel en fait le récit dans ses Mémoires sur le règne de Napoléon III. 1851-'64.

espagnole cruelle et sanglante, d'exploitation et d'Inquisition.
Après que Napoléon eut renversé les Bourbons en 1808 et placé son frère à la tête de l'Espagne, l'agitation gagna aussi les colonies espagnoles. Agustín de Iturbide proclama l'indépendance du Mexique le 12 février 1812. Au Mexique, après 300 ans de domination coloniale, les soulèvements et les coups d'État se succédèrent. Entre 1821 et 1861, le Mexique connut 60 soulèvements.

Les courants conservateurs, monarchistes et cléricaux s'y opposent à un groupe libéral et anticlérical. L'Église est alors un facteur de pouvoir incontournable. À l'époque coloniale, elle a acquis, comme l'armée et l'aristocratie, d'importants privilèges. Ainsi existe un impôt ecclésiastique obligatoire de 10 % et il est illégal d'enterrer les morts sans l'autorisation de l'Église. Seul le clergé peut unir les couples par le mariage. Pour ces actes, il réclame souvent des sommes exorbitantes qui pèsent lourdement sur la population.
De plus, un système de servitude pour dettes existe toujours. Les propriétaires de plantations versent à leurs ouvriers agricoles (le plus souvent des Indiens) un salaire qui ne suffit pas à se nourrir et se vêtir, eux et leur famille. Pour survivre malgré tout, le travailleur est obligé d'emprunter à son patron. Dans un premier temps, le patron prête l'argent nécessaire. Dès que l'ouvrier agricole est endetté, il ne peut plus quitter son travail. Les Indiens en fuite sont arrêtés et renvoyés à leur créancier.

En 1845, la partie nord du Mexique (le Texas) se déclare indépendante. Les États-Unis annexent le territoire. La guerre qui s'ensuit se termine par la perte d'environ la moitié du territoire mexicain d'origine. Le Texas, le Nouveau-Mexique, la Californie, l'Arizona, le Nevada et l'Utah deviennent américains. L'Amérique verse une misérable somme de 15 millions de dollars au gouvernement mexicain à titre de « compensation ». Le dicton : « Pauvre *Mexique, si loin de Dieu et si près des États-Unis »* voit le jour.
Cette défaite militaire provoque le chaos dans les campagnes. La population paysanne se dresse contre le clergé et les propriétaires terriens et refuse d'accepter plus longtemps l'autorité des conservateurs. En 1854, le général Juan Álvarez mène une révolte contre Santa Anna, le dictateur conservateur. Un nouveau régime libéral prend le pouvoir.

Benito Juárez devient le nouveau ministre de la Justice. Juárez est un Indien zapotèque, qui a grandi dans la plus grande pauvreté, mais qui a pu étudier le droit grâce à un riche commerçant.

En 1859, deux gouvernements règnent au Mexique. Juárez gouverne depuis Vera Cruz et dans le Sud-Est règne le président Miramón. Miramón manque chroniquement d'argent. Il contracte auprès de la banque suisse Jecker un emprunt de 15 millions de pesos à un taux usuraire. La banque vend ces bons, qui peuvent rapporter quinze fois leur mise, surtout en France.
En 1860, Juárez parvient à chasser Miramón et à gouverner seul. Il abolit les *fueros* (privilèges) ecclésiastiques et militaires. L'Église et l'armée entrent en résistance. Mais Juárez l'emporte en 1861, s'installe dans la capitale Mexico et prévoit une nouvelle limitation du pouvoir de l'Église et un assainissement de l'appareil d'État. Tous les couvents et biens ecclésiastiques, d'une valeur globale de 80 millions de piastres, sont confisqués. Juárez refuse aussi de reconnaître l'emprunt Jecker.

À l'instigation de l'archevêque de Mexico et de Morny, demi-frère de Napoléon, à qui Jecker promet 30 % de bénéfice sur les bons, la France décide d'intervenir. En 1863, le corps expéditionnaire français entre dans la capitale. En 1864, les Français occupent presque tout le pays. Juárez poursuit la lutte depuis quelques villes du nord du Mexique.
Les conservateurs mexicains veulent un monarque pour gouverner le pays.

Un empereur pour le Mexique ?

Eugénie est extrêmement enthousiaste à l'idée d'un empire mexicain. Au début, Napoléon n'écoute Hidalgo que pour faire plaisir à Eugénie. Plus tard, il voit dans l'affaire mexicaine l'occasion de réparer certaines choses. À la suite de son rôle dans l'unification italienne, il a encore beaucoup à se faire pardonner auprès du pape et de l'empereur d'Autriche.
En proposant un prince catholique comme empereur du Mexique, il dresse un rempart contre l'influence des États-Unis et du protestantisme en Amérique latine, ce que le pape applaudira certainement. En proposant Maximilien, il rend hommage à l'empereur d'Autriche, qui vient de perdre deux provinces italiennes par sa faute. Le choix de Max a peut-être aussi des raisons familiales. Parmi les notes laissées par Metternich

à sa mort en 1859 se serait trouvée une lettre secrète de l'empereur François II, selon laquelle Maximilien aurait le sang de Napoléon dans les veines. L'archiduchesse Sophie l'aurait aussi avoué en confession. Sophie entretenait une relation très affectueuse avec le duc de Reichstadt, appelé aussi Napoléon François ou Napoléon II, fils de Napoléon et de Marie-Louise d'Autriche. Ce duc de Reichstadt serait peut-être le véritable père de Max.
Sur le conseil de Napoléon, une junte de notables (conservateurs) offre la couronne impériale à l'archiduc Maximilien d'Autriche.

Charlotte et Max sont enthousiastes lorsque leurs noms sont cités.
François-Joseph réagit froidement. Il lui conviendrait que Max quitte l'Europe, mais l'honneur de l'empire est aussi en jeu et il ne croit ni en l'affaire mexicaine ni dans les capacités de son frère.

Charlotte parle de l'offre avec son père. En 1821, la couronne mexicaine avait été offerte à Léopold. Les circonstances politiques et les relations entre l'Angleterre et les États-Unis étaient alors défavorables. Malgré les risques, Léopold voit aussi les opportunités : la Belgique aurait sa colonie. Leo est immédiatement enthousiaste et Charlotte voit l'occasion d'accomplir son devoir divin. L'Angleterre est réticente. Londres fait miroiter le trône de Grèce à Max, mais il a jeté son dévolu sur le Mexique. Il apparaît de plus en plus clairement combien le plan est risqué : il n'y a pas de libéralisme au Mexique, pas de mouvement monarchiste, les souverains resteront totalement dépendants d'une armée étrangère (française). L'anarchie règne dans le pays, la corruption est florissante.
Selon le chargé d'affaires belge t'Kint de Roodenbeke, le gouvernement mexicain de Juárez extorque l'argent des classes possédantes. Il recommande une intervention armée et insiste sur les richesses du pays pour appuyer sa demande.
Max a pris sa décision depuis longtemps et n'attend plus que les négociations. Lui, l'éternel second, voit enfin l'occasion de se hisser à la hauteur de son frère dans un pays au caractère exotique. Il ne cesse pourtant de reporter la décision finale.

En France grandissent l'opposition et la méfiance envers l'aventure mexicaine. Dans les couloirs, on surnomme l'archiduc « *l'archidupe* ».
Napoléon veut accélérer la décision et invite Max et Charlotte.
Ils sont reçus avec tous les honneurs. Eugénie croit dur comme fer à l'affaire mexicaine. Napoléon sait qu'il jette de la poudre aux yeux de Max en lui montrant les rapports du général français Bazaine qui déclarent toute la région pacifiée. Depuis le Mexique, le parti conservateur fait parvenir les résultats d'une prétendue consultation populaire. Dans ces chiffres truqués, 75 % des habitants votent pour la monarchie.

Les négociations militaires et financières sont très dures [10]. 20 000 soldats français et 8 000 soldats de la Légion étrangère restent au Mexique jusqu'à ce qu'ils puissent être remplacés. L'État mexicain paie 1 000 francs [11] par an pour chaque soldat de Napoléon. En outre, le nouvel empire paie 270 millions de francs français (environ 1 milliard d'euros en valeur actuelle) pour l'expédition et l'occupation françaises et reprend les 60 millions de francs (225 millions d'euros en valeur actuelle) de l'emprunt Jecker. L'État mexicain empruntera plus de 200 millions de francs (750 millions d'euros en valeur actuelle) pour faire face à ses obligations.

Max n'a-t-il pas pris sa décision trop à la légère ? Il ne s'inquiète manifestement guère, s'est à peine intéressé à la situation réelle du Mexique et passe d'importantes commandes pour assurer au Mexique son prestige impérial.
L'Amérique du Nord ne reconnaîtra pas l'empire. Elle s'en tient à la *doctrine Monroe*, une position adoptée en 1823 selon laquelle l'Amérique considère toute ingérence de l'Europe dans les affaires du Nouveau Monde comme un danger pour la paix des États-Unis. L'Angleterre reste à l'écart.

Et François-Joseph met son frère échec et mat avec un document qui oblige Max à renoncer à tous ses droits au trône d'Autriche et au patrimoine familial avant d'accepter le trône mexicain. Max est furieux, Charlotte est hors d'elle. Ils n'ont pas d'issue. Max s'est déjà engagé envers l'empereur des Français et dans des emprunts pour l'État mexicain. François-Joseph a choisi son moment de façon stratégique.

[10] Castelot, dans Maximilien et Charlotte, la tragédie de l'ambition, p. 212-213.
[11] Vers le tournant du siècle, le franc français et le franc belge avaient à peu près la même valeur. Le peso mexicain valait environ 5,5 francs, le florin autrichien environ 2,5 francs.

Max refuse d'abord de signer, mais il ne peut en fait plus reculer. Le 9 avril 1864, Max signe le pacte et se soumet sans condition aux exigences de Vienne, très à contrecœur. Le dimanche 10 avril, la couronne mexicaine est officiellement offerte à Max à Miramar. Ému, Max prête serment sur la Bible ; Charlotte répète calmement son serment : *« Je jure devant Dieu et sur le Saint Évangile de consacrer toutes mes forces à assurer le bien-être et la prospérité du pays, à défendre son indépendance et à conserver l'intégrité de son territoire. »*
Max se retire, malade. Charlotte préside les festivités et prend toutes les tâches à sa charge. Elle hispanise son nom Charlotte en *Carlota*.

Le 14 avril, Max et Carlota partent pour leur nouvelle patrie à bord du navire amiral autrichien, la *Novara*.
Le 18 avril, ils arrivent à Rome. Le corps expéditionnaire français qui séjourne encore dans la ville leur réserve un accueil chaleureux. Le 19 avril, ils assistent à la messe et reçoivent la communion des mains du pape Pie IX. Les entretiens avec le pape sont cordiaux, mais la situation épineuse de l'Église au Mexique n'est pas abordée. Carlota visite le Vatican, la fontaine de Trevi, la villa Borghèse et le Colisée.

Ni Max ni Carlota ne semblent mesurer la portée de leur tâche mexicaine. Pendant le long voyage, Max travaille à une note sur l'étiquette et le protocole de son nouvel empire. Les problèmes sociaux, économiques et financiers ne sont ni abordés ni réfléchis. Carlota exerce son espagnol et organise sa cour.
Le conseil de régence mexicain prépare un manifeste qui décrit la situation du pays et précise les grandes lignes visées par le conseil. Max étudie à peine le document et semble plus intéressé par la très généreuse indemnité que le conseil leur accorde. Contre les conseils de Léopold, qui prêchait la sobriété et n'avait lui-même emmené que trois personnes d'Angleterre lors de son avènement, une cour de 85 personnes les accompagne.

Le 29 mai 1864, Max et Carlota débarquent à Vera Cruz.



L'arrivée à Vera Cruz – d'après le tableau de Cesare Dell'Acqua, 1864.

Gouverner l'impossible

Dès l'arrivée, la réalité brise les doux rêves. Max et Carlota traversent des rues désertes, la population est tout sauf enthousiaste et une épidémie de fièvre jaune sévit. Le chemin vers le palais est long et difficile. Il n'y a guère de routes ; ils dorment dans des bâtiments délabrés ou dans les voitures.

Après quatorze jours de voyage, ils arrivent le 12 juin à Mexico. Les Français organisent une entrée solennelle. Le palais impérial est grandiose, mais négligé. Il est plein de vermine. La première nuit, ils ne ferment pas l'œil ; Max dort sur le billard.

Ils déménagent dès que possible à Chapultepec [12], sur le haut plateau, où les rois aztèques ont résidé pendant quatre siècles. Les deux bâtiments sont

[12] Chapultepec abrite aujourd'hui le Museo Nacional de Historia. Le musée possède encore de nombreux souvenirs de l'époque de Carlota. Le château se trouve dans un grand parc à Mexico.

immédiatement rénovés en profondeur et meublés. Max distribue nominations et argent à tour de bras. L'empire soigne son prestige par des dîners raffinés avec d'excellents vins français et allemands. Comme son grand modèle Eugénie, Carlota organise les *« Lundis de l'Impératrice »*, des soirées hebdomadaires de musique et de danse. Les lettres vers l'Europe mettent surtout en lumière ces aspects fastueux. Il y a aussi la peur constante des bandes armées qui s'aventurent régulièrement tout près des palais impériaux.
Dans une lettre à Eugénie, Carlota laisse voir un peu plus le fond de son cœur. *« Nous luttons contre le désert, contre les distances, les routes, le chaos. (...) les Mexicains ne savent pas gouverner, ils pensent que les choses se font toutes seules. »* [13]

Pour tenter de mettre ses idées libérales en pratique, Max veut associer le plus de Mexicains possible au gouvernement. Bien qu'il soit l'empereur des conservateurs, Max essaie d'intégrer au gouvernement, à côté des conservateurs, aussi des libéraux. Cela éveille la méfiance de tous les partis.
Max essaie de paraître le plus mexicain possible. Il porte un sombrero, parle espagnol et proclame que *« chaque goutte de son sang est mexicaine »*. La majorité du pays reste cependant hostile à l'intrus.
Entre-temps, l'Église réclame ses biens nationalisés par Juárez. Max ne veut pas y donner suite [14]. Il cherche une solution qui satisfasse à la fois les cléricaux et les libéraux. Il propose d'instaurer la liberté religieuse et de reconnaître le catholicisme comme religion d'État.
Le clergé refuse. Ses plaintes parviennent à Rome et le pape envoie un nonce pour transmettre ses exigences. Mgr Meglia exige la révision de toutes les réformes, la religion catholique comme fondement du pays, l'interdiction de toutes les autres religions et la totalité de l'enseignement sous le contrôle strict de l'Église.



Emperador Maximiliano I
– tableau d'Albert Gräfle, 1865.

Carlota non plus ne parvient pas à faire changer d'avis le nonce.
Max refuse ; il confirme les nationalisations et ne fait réviser que les ventes entachées de fraude manifeste.
On reproche à Max d'être un libre penseur. Le clergé et l'Église se détournent de lui.

En Belgique aussi, le conflit est suivi avec une attention vigilante.
Carlota reçoit de nombreuses lettres de son ancienne gouvernante et de ses dames de compagnie qui lui rappellent ses obligations religieuses.
Carlota soutient pleinement Max.
À sa grand-mère, elle écrit : *« Il ne s'agit pas ici des biens de l'Église, mais des propriétés des évêques.*

[13] Charlotte à Eugénie, Mexico, 4 juin 1864, dans Reinach Foussemagne, citation p. 184.

[14] Ses conseillers, le chargé d'affaires belge Eloin et son secrétaire privé Scherzenlechner, sont tous deux anticléricaux et antifrançais. Eloin est franc-maçon.

Ils nageaient dans l'opulence tandis que d'humbles prêtres mouraient de faim » [15]



Carlota Amalia de Bélgica
– tableau d'Albert Gräfle, 1865.

« L'homme d'État, c'était Charlotte »
(Fernando del Paso)

Max connaît les points faibles de son empire : un trésor vide, pas d'armée propre, le désordre et le chaos, des « *bandidos* » qui rendent le pays dangereux, l'impossibilité de réconcilier conservateurs et libéraux, les exigences déraisonnables du clergé, le pouvoir des grands propriétaires terriens qui exploitent les Indiens, le manque d'un bon réseau routier,... Il veut bien s'y attaquer, mais comment ? Il n'est pas diplomate, pas organisateur, peu flexible, très soucieux de son honneur mais peu décidé. Comme en Italie, il décroche, il fuit la responsabilité. Après à peine deux mois de règne, il part en voyage. Du 10 août au 25 octobre 1864, Max parcourt l'intérieur du pays avec une suite importante. Il se consacre principalement à sa grande passion, la collection d'insectes. Carlota assure la régence.

Tout le monde fait l'éloge de sa façon de gouverner. Elle gouverne avec plus de détermination, plus de diplomatie et beaucoup plus d'efficacité que Max, et elle apprécie la responsabilité. Elle remarque que le chemin entre la décision et son exécution est difficile. Pour gouverner plus efficacement, elle rédige un projet de constitution sur le modèle belge. Max n'en fera jamais rien.

Carlota étudie. Elle se fait donner des leçons d'art militaire par des officiers et inspecte les fortifications avec le commandant en chef français Bazaine. À un moment donné, elle dit à juste titre : *« je pourrais même commander une armée »*.

Carlota a aussi une conscience sociale. Deux millions de Blancs oppriment sept millions d'Indiens. Les Indiens vivent comme des esclaves ; ils travaillent quatorze heures par jour dans un système de servitude pour dettes. Les fils restent responsables des dettes du père. Elle élabore plusieurs mesures sociales : elle limite le nombre d'heures de travail, abolit les châtiments corporels, plafonne les prêts et libère les fils des dettes de leurs parents. Mais les propriétaires terriens ignorent les nouvelles dispositions.

En contraste frappant avec son engagement social de régente, il y a l'attitude hautaine de Carlota, son attachement à l'étiquette et sa froideur dans les rapports humains. Elle est aussi très critiquée parce qu'en tant que femme, elle prend résolument les rênes. Ce n'est que le 15 novembre 1864 que Max reprend le gouvernement en main.

L'armée de volontaires dans la guerre

En Belgique, Léopold recrute une armée de volontaires pour sa fille. Le 24 mars 1864 paraît un appel dans *l'Étoile Belge*. L'armée de volontaires comptera 2 000 hommes. Le service dure six ans. Celui qui veut ensuite rentrer reçoit une indemnité ; celui qui reste reçoit une parcelle de huit hectares, car le Mexique sera colonisé. Les troupes sont rassemblées à la caserne de *Maagdedale* à Audenarde. Le recrutement et l'organisation se

[15] Charlotte à Marie-Amélie, Mexico, 29 mars 1865, et citation Kerckvoorde, op. cit., p. 142 ; lettre aux Archives du ministère des Affaires étrangères, Bruxelles.

font avec beaucoup de négligence. L'information des volontaires se limite à une brochure touristique qui chante la beauté du pays.
À Audenarde, des bagarres éclatent régulièrement entre les habitants et les *« Mexicains »*, comme on appelle les volontaires. Les libéraux sont opposés à l'aventure mexicaine. Les catholiques, d'abord favorables, se retournent contre l'aventure après le conflit avec Rome.
Le recrutement est difficile. Le 14 octobre 1864, seuls 600 volontaires montent dans le train à Audenarde. Le lieutenant-colonel Van der Smissen devient leur commandant. Ils partent de Saint-Nazaire à bord du vapeur Louisiana. 950 hommes s'entassent sur le navire. La traversée dure vingt-neuf jours, la nourriture est épouvantable et il n'y a que deux toilettes à bord. Une tempête de cinq jours, les tensions et le manque d'espace rendent les hommes malades.

À Vera Cruz, ils sont bien accueillis, mais ensuite commence une nouvelle marche pleine de misère. En grande partie à pied et par des chemins impossibles, ils gagnent la capitale. Ils arrivent le 11 décembre et, à bout de forces, défilent devant le couple impérial et l'état-major.
Sur le plan militaire, il se passe peu de choses. Le commandant en chef français, le général Bazaine, envoie des récits de succès dans son pays, mais en réalité il évite le combat. Malgré les notes antérieures, il apparaît qu'un dixième du territoire tout au plus est pacifié.

Les États-Unis ne s'engagent pas ouvertement tant qu'ils sont occupés par leur propre guerre civile. La guerre de Sécession éclata lorsque Lincoln, après son élection en 1860, abolit l'esclavage. Les États du Sud se séparèrent du Nord et s'unirent en une confédération. Les États du Nord gagnent la guerre de Sécession le 9 avril 1865. Le 14 avril, Lincoln est assassiné par l'acteur John Wilkes Booth. Le nouveau président Johnson rejette toute tentative de rapprochement de Max et accroît la pression sur l'empereur des Français. Avec le soutien des États-Unis, Juárez engage la lutte contre l'empereur et l'impératrice du Mexique.

À l'insistance du baron Van der Smissen, les volontaires belges peuvent exécuter une première mission. Le général Bazaine envoie les Belges à Zitácuaro [16] pour y punir la population locale de sa collaboration avec les « *bandidos* ».
Les Belges s'acquittent de leur tâche avec une « conscience » toute particulière. Zitácuaro est désert ; sous la conduite de Van der Smissen, ils rasent donc sans pitié plusieurs villages des environs.

Des femmes et du vin, mais pas d'héritier du trône

Au printemps 1865, Max repart pour deux mois. Les finances mexicaines sont dans un état catastrophique. Avec Loysel et Bonnefond, Carlota étudie la situation et les possibilités. François Loysel sait se faire remarquer. L'impératrice, privée de toute affection, admire le froid Breton.

Deux mois plus tard, à son retour, Carlota va au-devant de son mari jusqu'à Puebla. Le 7 juin 1865, la ville a prévu des festivités pour l'anniversaire de l'impératrice. Quand on les conduit dans une chambre avec un grand lit double, Max se fait installer un lit de camp dans une autre pièce. Max et Carlota ne dorment plus ensemble. Au retour vers Mexico, ils voyagent dans des voitures séparées.

L'empereur ne manque pas d'amour. Son valet de chambre [17] témoignera plus tard que de nombreuses femmes élégantes de la cour étaient conduites par une petite porte secrète jusqu'à la chambre de l'empereur. Près de Cuernavaca [18], il fait construire une maison de campagne comme nid d'amour. Carlota n'a pas le droit d'entrer dans *« El Olvido »* ou *« L'Oubli »*. La maison est réservée à ses maîtresses indiennes : Guadalupe Martínez, Concepción, Lola Hermosillo et Emilia Blanco.
Max boit. Quand il reçoit des invités, il boit du vin, au minimum vingt verres (trois bouteilles) par jour. Carlota ne voit son mari qu'aux repas. Le reste du temps, il s'enferme dans son bureau.

Tandis que Loysel parvient à gagner la confiance de Max et à écarter d'autres conseillers, comme le chargé d'affaires belge Eloin, Carlota est elle aussi relevée de toutes ses fonctions de gouvernement. Elle ne peut assister au conseil des ministres que sur invitation expresse de Max, et même alors elle

[16] Une ville de l'État du Michoacán (à l'ouest de Mexico).

[17] Blasio publie son journal intime en 1905 : José Luis Blasio, *Maximiliano íntimo*.
[18] Une ville de l'État de Morelos (au sud de Mexico).

doit quitter le conseil immédiatement sur un signe de lui.

Max reste absent de toutes les réceptions officielles ; elle seule en fait les honneurs. Dans ses lettres à la famille, elle continue de masquer la réalité et se montre parfaitement heureuse. Pourtant, des réactions et des questions arrivent de sa grand-mère et de son frère. Ils remarquent dans les comptes rendus que Max est absent des événements officiels et reprochent à Carlota de s'y présenter seule. Carlota se défend, écrit qu'elle ne fait qu'aider l'empereur et que tout va bien.

En privé aussi, ils continuent de s'éviter. Quand Max réside à Chapultepec, elle part au palais de Mexico, et inversement.
Les raisons de cet éloignement sont doubles. La vision avec laquelle Carlota gouverne témoigne de l'aspiration à créer une société harmonieuse, certes avec les monarques comme figures centrales, investis d'une mission souveraine imposée par Dieu. Malgré ses idées libérales, Max ne veut certainement pas aller aussi loin.

Il y a ensuite le problème sexuel persistant. Son éducation avait déjà inspiré à Carlota une aversion pour la pratique sexuelle. S'y ajoute l'infidélité humiliante de Max, qui ravive chez Carlota les sentiments douloureux liés à la conduite débauchée de son père et à ses conséquences sur la joie de vivre de sa mère.
Plus sa femme résiste, plus Max s'impatiente. Il a l'habitude d'être servi au doigt et à l'œil. Son attitude brusque provoque chez elle des réactions de rejet supplémentaires face à l'acte sexuel.
Les empereurs et les rois doivent avoir des héritiers. Le rôle le plus important d'une souveraine est d'assurer la succession, pense Max. Carlota se rend en pèlerinage auprès de la Vierge de Guadalupe et implore un successeur. En vain. Pour mettre un enfant au monde, il faut des rapports.

Carlota s'isole de plus en plus. Elle connaît l'infidélité de son mari. Elle se sent humiliée, à la fois par son infidélité et par la manière dont elle doit subir l'acte sexuel.

Cette humiliation grandit encore quand Max envisage d'adopter Agustín, le petit-fils de deux ans du dernier empereur mexicain Iturbide.
À cette époque, l'absence d'enfants était toujours le problème de la femme. Entamer une adoption revient à annoncer au monde entier : ma femme est stérile !
Lors de discussions ultérieures, un neveu de Max affirmera que Charlotte était trop étroite pour le coït et qu'il n'y a jamais eu de rapports. [19]

Une quête « spirituelle »

Le 16 juillet 1865, les volontaires belges subissent une première défaite à Tacámbaro [20]. Plusieurs officiers tombent. Le ministre Chazal, grand promoteur de l'affaire mexicaine en Belgique, perd lui aussi son fils.
Il faut près d'un mois pour que le courrier du Mexique atteigne la patrie. Pendant tout ce temps, les familles restent dans l'incertitude quant au sort de leurs soldats.
En Belgique, l'inquiétude grandit. Van der Smissen prend sa revanche par une victoire éclatante à La Loma. Il attire ainsi l'attention de Carlota.

L'impératrice de 25 ans souffre des mêmes accès de mélancolie et d'humeur sombre que feu sa mère, que son père et, plus tard, que son frère.
Ses dames d'honneur la voient souvent arpenter les couloirs en déchiquetant avec les dents les initiales brodées de ses mouchoirs.

À cette époque, l'opium et la morphine sont des produits faciles à obtenir et très utilisés dans les milieux aristocratiques. En médecine, ces produits sont prescrits comme analgésiques.
Certains aristocrates développent donc rapidement un « mal de tête » tenace. Le besoin du « bien-être » que procurent ces produits est grand. Les officiers aussi profitent de l'effet « relaxant » de l'opium et de la morphine.
Très probablement, Carlota « consomme » déjà régulièrement à Laeken pour forcer ce bien-être et contrer la pression et les émotions déprimantes dont elle se sent victime.
Les possibilités spirituelles et « visionnaires » qui y sont liées la fascinent aussi.

[19] Dans son Journal privé, le baron Goffinet met ces propos sur Charlotte dans la bouche de Charles-Louis, désigné par la famille impériale autrichienne comme « curateur » lors du départ de Charlotte de Miramar.

[20] Une ville de l'État du Michoacán (à l'ouest de Mexico). À Audenarde et à Beverlo, un monument de Tacámbaro est érigé en souvenir de la bataille.

Par les Indiens, les *« nouveaux Mexicains »* découvrent de nouvelles substances psychotropes. Le pas vers ces nouvelles expériences est vite franchi.
Au Mexique, l'usage des herbes anciennes est naturel et généralisé. Presque tout le monde s'y adonne. Plusieurs substances ne sont pas seulement utilisées pour leurs propriétés relaxantes, mais sont aussi de puissants aphrodisiaques. Aujourd'hui encore, la sève du *« red gumbo-limbo tree »* ou *« chacah »* est utilisée par les Indiens mayas comme ingrédient du viagra local.

Max a certainement découvert ces substances comme aphrodisiaques lors de ses aventures sexuelles avec les beautés indiennes locales. Et nous osons affirmer, avec Michel de Grèce [21], qu'il en a même « consommé » quelques fois avec Carlota, dans l'espoir de lever ainsi le blocage sexuel entre eux et de pouvoir malgré tout engendrer un prince héritier.

Carlota expérimente, poussée par son besoin de lever la pression et attirée par les possibilités spirituelles. Dans les livres de l'anthropologue Carlos Castaneda [22], nous lisons le récit de son apprentissage auprès de *Don Juan*, un Indien yaqui du Mexique. Il décrit son initiation aux méthodes de maîtrise de la réalité « non ordinaire » au moyen de plusieurs plantes « sacrées » comme le *peyotl* (lophophora williamsii), la *stramoine* (datura inoxia) et le champignon *humito* (psilocybe mexicana). Elles sont utilisées pour sonder les mystères de la peur, de la connaissance et du pouvoir.
Carlota est fascinée par le savoir spirituel. Sa soif de connaissance a déjà été décrite. Dans sa jeunesse et à Miramar, elle dévorait des livres de mystique, de théologie et de théosophie. Très vite, elle recherche des états de conscience modifiés pour assouvir sa soif de savoir et de compréhension.

Au Mexique, la *fête des morts* (la Toussaint) dure toute une semaine. La mort y est représentée sous tous ses aspects : cercueils, squelettes,...
À cette occasion, les Indiens utilisent le *« toloache »*, une boisson hallucinogène qu'ils fabriquaient à partir de datura. Le toloache stimule les visions et les rêves du surnaturel. Carlota participe à la fête.
Dans ses leçons, Don Juan fait comprendre à Castaneda que l'usage de substances psychotropes doit se faire avec beaucoup de soin, au bon moment et à la bonne dose. Dans sa soif d'expériences plus intenses, Carlota va toujours plus loin. Elle va trop loin.

Voyage au Yucatán

Tandis que les révolutionnaires avancent toujours davantage, les États-Unis accroissent leur pression sur la France. Avant la guerre de Sécession, le Mexique entretenait de bonnes relations avec les États du Sud. Après la victoire des États du Nord et la mort de Lincoln, son successeur, le président Johnson, refuse d'ouvrir les lettres des souverains mexicains.

Acculé par le cours de la guerre, Max promulgue « *le décret noir* ». Tout homme armé est assimilé à un bandit et poursuivi comme tel. Quiconque résiste les armes à la main est exécuté dans les 24 heures.

Entre-temps, Max songe de nouveau à une excursion touristique dans la péninsule du Yucatán. En novembre 1865, il veut traverser le golfe du Mexique depuis Vera Cruz jusqu'à Mérida, cette fois en compagnie de Carlota.
En Europe, les journaux rapportent que l'empereur et l'impératrice veulent embarquer secrètement pour l'Europe à Vera Cruz. Blessé dans son honneur, Max se retire et laisse Carlota partir seule.

Le Yucatán est à peine exploité. La majeure partie de la péninsule est couverte de jungle ; la population est indienne. La guerre n'y fait pas rage comme dans le reste du Mexique. L'impératrice reçoit un accueil chaleureux. Partout où elle passe, elle subit d'épuisantes festivités.

Carlota, qui a tout lu sur l'empire mexicain, sait qu'on y trouve des traces de l'ancienne civilisation maya. Elle est probablement la première femme européenne à visiter, à Uxmal, la ville du demi-dieu Quetzalcoatl.
Elle visite chaque pyramide et prend des notes précises. Elle se fait expliquer les coutumes, les rituels, les sacrifices sanglants,... Elle a sur elle un décret de Max qui interdit toute exportation

[21] Michel de Grèce, p. 343.

[22] Castaneda a écrit à ce sujet, dans les années 1970, plusieurs livres cultes.

d'antiquités. Par cette interdiction, ils furent de loin les premiers souverains à montrer du respect pour les richesses naturelles et historiques d'une région.
Le voyage est très épuisant pour Carlota. Elle se plaint de sautes d'humeur inexplicables et, à son retour, elle est au bord de la crise de nerfs.
Début janvier 1866, elle retrouve Max. Ensemble, ils passent quelques jours tranquilles dans un vieux château de Cortés à Cuernavaca. Carlota se sent malade, souffre de migraines, d'évanouissements,... *« On m'a empoisonnée »*, dit-elle. Max est surpris.

Le coup de grâce

Max ne parvient pas à mettre de l'ordre dans la situation financière précaire. Il ne peut pas rembourser ses emprunts. Le Français Langlais est envoyé au Mexique par Napoléon pour surveiller les finances. Langlais s'effondre sous l'effort et meurt le 23 février 1866. Napoléon lui-même ne sait plus que faire. Les Américains accroissent la pression, la menace de guerre de la Prusse grandit et, dans son propre pays, il doit faire face à une opposition croissante.
Le 15 janvier 1866, Napoléon signe une lettre annonçant le retrait des soldats français, à l'exception de la Légion étrangère. La lettre parvient à Max un mois plus tard.

Entre-temps, le 10 décembre 1865, le roi des Belges Léopold Ier meurt à Bruxelles. Ce n'est que le 6 janvier que Max et Carlota reçoivent le télégramme annonçant sa mort. Carlota veut tout savoir de la mort de son père : ses dernières paroles, s'il a encore pensé à elle,...
Léopold est mort dans une solitude choisie. Il ne voulait même pas voir ses enfants. Ce n'est que dans les derniers jours avant sa mort que Marie-Henriette force la porte de sa chambre. Elle parvient à le convaincre de recevoir ses fils et ses petits-enfants. Il refuse de se convertir à la foi catholique.
Il meurt protestant et franc-maçon convaincu, ce qu'une certaine classe catholique a du mal à digérer. [23]



Charlotte en habits de deuil – photo vers 1866.

Les autorités ecclésiastiques de Laeken refusent d'ériger la chapelle protestante sur la partie consacrée du cimetière. À Mexico, Carlota se dispute avec Mgr Labastida, qui refuse d'abord de célébrer un service funèbre pour Léopold dans la cathédrale.

Quelques jours plus tard, le frère de Carlota, Leo, monte sur le trône. Il devient le deuxième roi des Belges, Léopold II.
La mission belge venue annoncer officiellement au Mexique le décès du roi Léopold Ier et l'avènement de Léopold II reçoit un accueil désordonné. Max se dit malade, mais Carlota est heureuse de voir des compatriotes.
Sur le chemin du retour vers la Belgique, la mission ne reçoit qu'une escorte très réduite. Elle est attaquée. Le baron d'Huart, officier d'ordonnance de Léopold II, reçoit une balle dans la tête et meurt

[23] Après la première condamnation claire de la franc-maçonnerie par le pape Clément XII dans l'encyclique *In Eminenti Apostolatus Specula* de 1738, les chemins de l'Église et des francs-maçons divergèrent de plus en plus. Suivirent des condamnations de plus en plus sévères en 1751, 1821, 1865 et 1884.

sur le coup. L'événement attise l'inquiétude en Belgique.
Léopold II écrit à son frère Philippe : *« Il faut aller chez les noirs anthropophages d'Afrique centrale pour trouver des scènes semblables. »* [24]

À peine quelques mois plus tard, le 24 mars 1866, Carlota perd aussi sa grand-mère Marie-Amélie.
Carlota s'effondre et souffre d'une grave dépression. Les médecins lui prescrivent une cure de repos. Elle part pour Cuernavaca. Quand elle n'y tient plus et retourne au palais, Max part dans l'autre direction. Elle a désespérément besoin de soutien et espère que son frère Philippe lui rendra visite. Au printemps 1866, elle lui écrit : *« Je me replie de plus en plus sur moi-même. Plus j'y pense, plus je deviens triste. »* Il ne vient pas.
À la tombée du soir, au pied du palais, elle monte dans une pirogue et se fait conduire à la rame par les canaux jusqu'au lac de Chalco. On chuchote que le colonel belge Van der Smissen fut plus d'une fois son escorte nocturne et qu'il était aussi régulièrement reçu à Chapultepec.
L'ambitieux Van der Smissen est à ce moment plus que las de la conduite indécise et hésitante de la guerre et tente de devenir commandant en chef d'une armée « mexicaine ».
Tandis que ses troupes partent vers le Nord, il essaie de tirer son épingle du jeu.
L'empereur, qui n'apprécie guère le commandant belge, n'est accessible à Van der Smissen que par l'intermédiaire de Carlota. Ses visites ne sont donc pas, surtout au début, dénuées d'un certain opportunisme.

Max envoie ses émissaires. Une mission de Loysel à Paris ne donne rien. Le chargé d'affaires belge Eloin est reçu froidement tant par Napoléon III que par le nouveau souverain Léopold II. Et Bombelles, ami d'enfance et chambellan de Max, revient lui aussi les mains vides de Vienne. Hidalgo, le représentant mexicain à Paris qui avait vanté l'affaire mexicaine à l'impératrice Eugénie, semble n'agir que par intérêt personnel et néglige d'informer les souverains français de la véritable situation. Max le rappelle. Hidalgo arrive au Mexique mort de peur et s'enfuit en France à la première occasion.
Max a perdu pratiquement toute autorité. Fin juin, Napoléon annonce la fin de l'intervention française. Max songe à abdiquer.

[24] Léopold à Philippe, Bruxelles, 10 avril 1866, APR Mexique 270/237-208-54.



Carte commémorative des partisans de Maximilien, vers 1867-1868 ;
en haut : l'empereur Maximilien *(1832-1867),*
au milieu : l'impératrice Charlotte *(1840-1927),*
au milieu à gauche : le général Tomás Mejía *(1820-1867), ancien gouverneur de Querétaro,*
au milieu à droite : le général Miguel Miramón *(1832-1867), ancien président du Mexique,*
en bas : le général Ramón Méndez *(1829-1867).*
Mejía, Miramón et Maximilien furent fusillés ensemble le 19.06.1867 à Querétaro
– coll. WHI réf. DB-a13688.

Carlota a tout suivi en coulisses. Elle écrit une longue épître enflammée : *« Je ne connais pas d'abdication qui ne révèle une faute ou une lâcheté (...) Les empereurs ne se rendent pas. Tant qu'il y a un empereur, il y a un empire, même s'il ne mesure que six pieds. Un empire n'est rien sans empereur. Ce n'est pas une excuse de ne pas avoir d'argent. (...) Il ne s'agit pas d'une soif effrénée de pouvoir, mais de la fidélité, de l'attachement, de l'amour de la patrie, de l'honneur. On n'abandonne pas son poste sous les yeux de l'ennemi ; comment abandonnerait-on une couronne ? (...) Partir en champions de la civilisation, en libérateurs et en rénovateurs, et se retirer sous prétexte qu'il n'y a rien à civiliser, rien à libérer, rien à rénover ! (...) ce serait la plus grande absurdité qui se puisse concevoir sous le soleil... »* [25]
Elle propose d'aller elle-même convaincre Napoléon. Jusqu'à ce que Max cède et s'écrie : *« Je n'abdique pas, je reste, je continue ! »*

On dirait qu'ils entrent dans un monde imaginaire. Tandis que l'empire s'effondre, ils font frapper de nouvelles pièces, fondent un nouveau théâtre national, rassemblent les collections archéologiques dans un musée, cherchent des objets pour le stand du Mexique à l'Exposition universelle, songent à créer une armée nationale propre et parlent des progrès qu'ils font.

Le 6 juillet, Max est fêté par un Te Deum. Pendant qu'ils se préparent arrive la nouvelle que la Prusse a envahi l'Autriche. Max se retire. Carlota assiste seule à la cérémonie et à la réception. En fin de journée, toutes les dames prennent congé d'elle avec émotion. Elles se rendent compte qu'elles ne se reverront peut-être jamais.

Max et Carlota s'isolent deux jours à Chapultepec. Le 9 juillet, l'impératrice part pour l'Europe. Dans sa suite se trouve notamment Bombelles, l'ami d'enfance de Max, chargé de veiller sur Carlota. La route vers le port est dangereuse. Ils bravent l'orage et la population qui sait que les derniers jours de l'empire approchent.
Le 13 juillet, ils embarquent sur l'*Impératrice Eugénie*. Carlota ne monte pas à bord avant que le capitaine ne fasse flotter le drapeau mexicain à côté du drapeau français.
La traversée dure quatre semaines. Carlota reste le plus souvent dans sa cabine, semble très nerveuse et souffre de nausées. Elle travaille à son plaidoyer pour Napoléon et prend quelques leçons de sculpture auprès du sculpteur français Garbeille, qui se trouve par hasard à bord.

Croisade en Europe : Paris

Le 8 août 1866, Carlota et sa suite arrivent à Saint-Nazaire. Il n'y a pas d'accueil officiel. Faute de drapeau mexicain, le maire fait hisser le drapeau péruvien.
À Paris, l'accueil est tout aussi désordonné. Personne de la famille n'est venu de Belgique. Paris fête la victoire de la Prusse sur les Autrichiens à Sadowa. Carlota n'est pas immédiatement la bienvenue aux *Tuileries* et s'installe au *Grand Hôtel*. Napoléon est malade ; Eugénie lui rend visite mais évite toute conversation sérieuse. Carlota parvient à fixer une audience pour le lendemain.

À Saint-Cloud, résidence des souverains français, elle est reçue avec tous les honneurs. Consciencieusement et passionnément, elle plaide pour la cause mexicaine, rappelle à l'empereur ses promesses et l'exhorte à ne pas abandonner le pays. Napoléon ne peut refuser et refile la patate chaude à ses ministres. Le conseil des ministres refuse. Ce n'est que quatre jours plus tard que Napoléon trouve le courage de se rendre au Grand Hôtel pour annoncer à Carlota que la France ne peut plus rien faire pour le Mexique. Elle est déçue, mais elle a assez l'étoffe d'une femme d'État pour comprendre la position difficile de Napoléon et d'Eugénie.



[25] La lettre peut être lue intégralement dans Reinach, p. 280.

Dans ses lettres à Max se glissent d'étranges passages où elle lui promet des montagnes d'argent, des bijoux et un ordre de la Toison d'or.
Carlota ne sait pas abandonner. Elle veut entreprendre de nouvelles démarches au plus vite et quitter la France. Après une visite à son ancienne gouvernante Madame de Bovée à Versailles, elle laisse de côté Bruxelles et Vienne et se rend à Miramar pour réfléchir en toute tranquillité. Napoléon met un train spécial à sa disposition. En chemin, elle savoure les hommages, l'escorte des soldats de Garibaldi au lac de Garde, l'hommage de la flotte autrichienne sous le commandement de Tegetthoff à Trieste et l'accueil du roi d'Italie Victor-Emmanuel à Padoue. Elle atteint enfin Miramar et reconnaît le personnel familier : le docteur Jilek, l'intendant Radonetz et d'autres.

Entre-temps, une liaison directe par câble a été établie entre l'Europe et l'Amérique. Le courrier va beaucoup plus vite. Max annonce qu'il a changé de cap et ne travaille plus qu'avec les Français et les conservateurs. Bazaine poursuit sans relâche le retrait des troupes alors qu'on se bat déjà à Vera Cruz. Carlota perd courage. Elle envoie à Max un télégramme de trois mots : « *Todo es inútil* ». Max lui demande de se rendre à Rome et d'arracher un concordat au pape.

Dormir au Vatican

25 septembre 1866. Il fait déjà nuit quand Carlota arrive à Rome. Ces derniers jours, elle a été partout reçue avec honneur. Trieste est en proie à une épidémie de choléra. Carlota craignait une quarantaine du navire ; ils voyagent donc en train.
À Bozen (Bolzano), elle a une crise. Elle ne veut pas continuer vers Rome : des espions de Napoléon veulent la tuer, elle craint pour sa vie.
Quand, quelques heures plus tard, elle se rend compte qu'elle hallucine, ils poursuivent le voyage vers Rome. Une garde d'honneur la conduit à sa résidence, l'*Albergo di Roma*.

Le matin, elle visite la ville ; l'après-midi, elle est reçue par le numéro deux du Vatican, le cardinal secrétaire d'État Antonelli. Il s'en tient aux directives antérieures : les biens de l'Église doivent être restitués, le catholicisme est la seule religion autorisée. Le pape ne peut intervenir dans son différend avec Napoléon. Le Vatican craint de froisser Napoléon. Avec ses troupes, celui-ci assure à ce moment la seule protection des États pontificaux contre les appétits territoriaux du roi Victor-Emmanuel dans la lutte pour l'unité italienne. Carlota rentre déçue à l'Albergo.
Au cours de la longue audience privée qu'elle a le lendemain avec le pape, Pie IX répète ces positions. Il ne s'agit probablement pas seulement de politique : Carlota veut aussi se confesser. Le jour suivant, le pape lui rend sa visite ; l'entretien est très bref.

Le matin du 30 septembre, elle se lève fiévreuse et ordonne qu'on la conduise chez le pape. À la fontaine de Trevi, elle boit de l'eau, puis elle se fraie un chemin jusqu'au pape. Le pape prend son petit-déjeuner ; elle lui demande de faire arrêter sa suite : tout le monde veut l'empoisonner. Il tente de la calmer et la fait déjeuner avec lui. Elle boit l'eau d'une fontaine des jardins. Elle ne veut pas partir, car ses assassins l'attendent dehors. Dans la bibliothèque, on parvient enfin à détourner son attention. Mais le soir, elle refuse de retourner à l'Albergo. Après de longues hésitations, on n'a d'autre choix que de lui aménager un lit dans la bibliothèque. Elle devient ainsi la première femme à dormir (officiellement) au Vatican.
Carlota a peur ; le lendemain, elle rédige son testament. Si elle meurt, elle ne veut pas être exposée ni autopsiée. Une tombe simple à côté de saint Pierre suffit. Après qu'on lui a dit que sa suite avait été arrêtée, Carlota retourne à l'Albergo. Elle ne tolère auprès d'elle que Mathilde Döblinger, sa femme de chambre. Mathilde doit préparer tous les repas sous ses yeux. Elle achète des poules vivantes, les tue, les plume et les rôtit dans la chambre. L'eau potable, elles vont la chercher à la fontaine avec une carafe.

Entre-temps, le cardinal Antonelli demande, par un télégramme codé, au nonce apostolique à Bruxelles d'informer le roi des Belges de l'état de sa sœur et de la faire quitter Rome.
À la demande de son frère, Philippe part pour Rome. Il est effrayé en découvrant l'état épouvantable des appartements de Charlotte. Lorsqu'ils mangent ensemble, elle lui indique ce qu'il peut manger ou non : *« Philippe, je t'en supplie, mange le moins possible, car je pense que les doses sont assez fortes (...) ce n'est pas seulement moi, personne n'est mort de mort naturelle : papa, maman, Lord Palmerston, le mari de Victoria, le prince Albert, et tant d'autres. Ils ont tous été empoisonnés par l'Antéchrist Napoléon. »*
Philippe est effrayé par la gravité de son état et bloque ses comptes. Il parvient à la convaincre de retourner à Miramar. Dans le train, elle l'accuse : «

Que t'ai-je fait pour que tu veuilles m'empoisonner ? S'il s'agit de mon argent, je te le donnerai tout de suite, mais ma vie m'appartient. » Et à Miramar, elle accuse Max : *« C'est mon mari qui veut m'empoisonner, il m'a fait empoisonner pendant mon voyage au Yucatán. »* [26]

La folie de sa sœur pèse lourdement sur Philippe. Il laisse Charlotte à Miramar et rentre chez lui. Miramar est hermétiquement coupé du monde extérieur. Outre le médecin de la maison, Jilek, on fait appel au professeur Riedel, un psychiatre viennois réputé. Le 9 octobre 1866 commence le long isolement de Charlotte à Miramar.

Une chute glorieuse au Mexique

Max comprend fort bien que Carlota va très mal. Il sait que le professeur Riedel dirige un asile d'aliénés. Il comprend qu'il ne peut plus compter sur Carlota. Il songe de nouveau à abdiquer et à fuir.
Les objets les plus précieux sont chargés sur un navire et l'on demande au capitaine de se tenir prêt pour une éventuelle fuite.

L'indécision désormais bien connue de l'empereur joue en sa défaveur.
Les conservateurs et le douteux père Fischer parviennent à l'éloigner des conseillers qui insistent pour qu'il fuie. Max remet son sort entre les mains du conseil de gouvernement (conservateur). Ils décident pendant qu'il chasse les papillons. Ils décident qu'il reste.
Max devient le jouet de Fischer et des conservateurs ; ils l'isolent, de peur qu'il ne change encore d'avis.

Entre-temps, Juárez gagne de plus en plus de terrain : Cuernavaca est prise, La Borda est pillée.
Le gouvernement, qui a besoin d'argent, lève un impôt de guerre supplémentaire et renforce la répression. Van der Smissen tente encore de convaincre Max, mais Max, qui n'a jamais aimé l'homme, ne l'écoute pas.
Les volontaires belges embarquent le 20 janvier, les Autrichiens le 21 janvier ; les derniers Français quittent le Mexique le 5 février 1867.
« Enfin libre », soupire Max.



Le président Benito Juárez (1806-1872).



Le général Mariano Escobedo (1826-1902).

[26] Citations tirées de Michel de Grèce, p. 297.

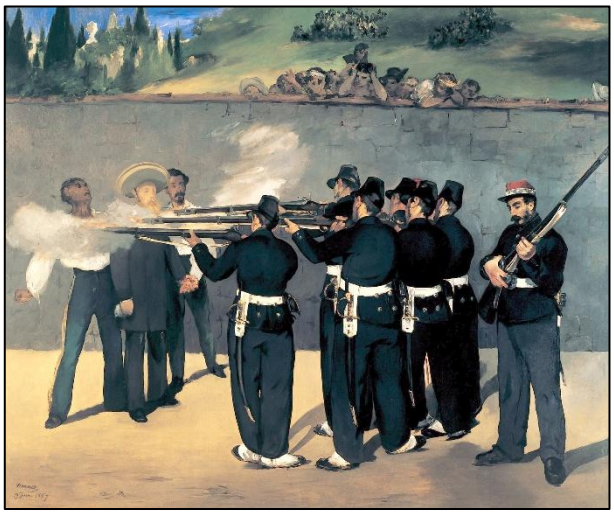
Après quelques défaites, Max décide de se retirer à Querétaro avec ses 16 000 derniers soldats, en majorité des Indiens enrôlés de force. [27] Il prendra lui-même le commandement suprême.

Max continue de nier la réalité.
Début mars, il écrit à son ami l'entomologiste, le docteur Bilimek : *« Ce ne sont plus des abeilles qui volent autour de nous, mais des balles. Entre les tirs, j'ai vu de magnifiques papillons. À Querétaro, j'ai découvert une nouvelle espèce de punaise : le "Simex domesticus Queretari", qui a des mandibules doubles. Si j'avais des flacons, je vous en rapporterais quelques-unes, malgré les soucis de la guerre. »* [28]
Et tandis que les blessés meurent, il dicte à Blasio des instructions pour un nouveau cérémonial de cour.

Tandis que les escarmouches se poursuivent, Max cherche un moyen de se rendre honorablement, d'une manière digne d'un Habsbourg. Peut-être son assaillant, le général Escobedo, se laissera-t-il convaincre de conclure un accord.
López, conseiller de Max et commandant du régiment de l'impératrice, est envoyé mener la négociation secrète. S'il est fait prisonnier, il espère être livré à l'Europe ; sinon, mourir sur le champ de bataille.
Après 71 jours, le siège de Querétaro prend fin. Tandis que la ville est prise, Max se rend.

À partir du 23 mai, en attendant de comparaître devant le conseil de guerre, Max est gardé au couvent de Las Capuchinas. Tantôt il est découragé et pense à une exécution, tantôt il trace les plans de sa future vie en Europe ou rêve du trône de Pologne.
Depuis l'Europe, on fait pression entre-temps sur les États-Unis pour qu'ils interviennent et évitent une condamnation à mort. Garibaldi écrit personnellement à Juárez pour le féliciter de sa victoire et lui demande d'épargner la vie de l'empereur.
Le 12 juin 1867, le conseil de guerre siège au théâtre Iturbide. Fidèle à son habitude, Max peut se soustraire à l'audience à cause de sa diarrhée. Les généraux Mejía et Miramón sont condamnés à mort avec Max.

Après un sursis de quelques jours, les trois hommes font face au peloton d'exécution le 19 juin.
Max donne à chaque soldat une pièce d'or et demande, en désignant son cœur, de bien viser. Son visage est épargné en vue de l'embaumement, effectué le jour même.



L'exécution de Maximilien
– tableau d'Édouard Manet. [29]



Le peloton du régiment de Nuevo León
qui fusilla Maximilien
– coll. WHI réf. DB-a13649.

Les huit révolutionnaires désignés pour l'embaumement se vengent des années d'oppression.
L'un d'eux plonge les mains dans la cavité abdominale de l'empereur mort et s'écrie : *« Quel délice pour moi de me laver les mains dans le sang impérial.* » [30]

[27] La ville comme l'État portent ce nom (situation : au nord-ouest de Mexico).
[28] Kerckvoorde, dans Charlotte, p. 229.
[29] Le tableau fut longtemps interdit en France parce que les soldats portaient des uniformes français et que le sergent de droite ressemblait fort à Napoléon III.
[30] Hyde, dans Mexican Empire, p. 298.



Le corps embaumé de Maximilien – coll. WHI réf. DB-a13981.

Pour l'embaumement, faute de naphtaline, on utilise de l'oxyde de zinc. Au bout d'un mois, le corps commence à noircir.
Quand l'amiral Tegetthoff, délégué de la famille impériale autrichienne, réclame le corps fin août, Juárez ordonne un nouvel embaumement. Trois autres médecins accomplissent la sinistre besogne à la manière égyptienne.
Tegetthoff ramène le corps embaumé à Vienne à bord de la *Novara*, l'ancien vaisseau amiral de Maximilien. Le 16 janvier 1868, le navire arrive à Trieste, d'où le corps est transporté en train jusqu'à Vienne.
Quatre jours avant l'arrivée du navire, Charlotte est informée de la mort de son mari.

L'asile de Miramar

Entre-temps, Charlotte séjourne de force à Miramar, coupée du monde.
Le diagnostic des deux médecins est unanime : *« Sa Majesté souffre manifestement de folie, avec un délire de persécution causé par une maladie mentale plus sérieuse et plus grave qu'on ne le supposait au début. Toutes les mesures ont été prises pour traiter l'illustre malade avec tous les soins que requiert son état et avec les précautions nécessaires. Sa Majesté est gardée à l'écart dans la Gartenhaus. Les perspectives sont sombres mais non désespérées, malgré l'augmentation de l'agitation et la progression des symptômes. »*[31]
On informe Max que sa femme souffre d'une « méningite ».

La peur d'être empoisonnée disparaît peu à peu. Charlotte ne refuse plus la nourriture.
Elle est pourtant maintenue dans un isolement strict. L'actualité lui échappe ; elle ne reçoit pas de journaux.
Ses lettres montrent qu'elle a retrouvé sa lucidité.

Seules cinq personnes ont un contact direct avec elle : l'ami intime de Max, Bombelles, les docteurs Jilek et Riedel et ses deux femmes de chambre. Les autres « membres du personnel » (doivent) déménager ou n'ont pas de contact direct avec Charlotte. Le chargé d'affaires belge Eloin, qui se rend à Miramar, ne peut pas la voir. Quand elle veut parler au vicomte Conway, qui règle la succession de son père, elle attend en vain.

Bien que l'isolement ait été décidé d'un commun accord entre la maison royale de Belgique et l'empereur d'Autriche, la famille à Laeken commence à s'inquiéter fin juin 1867, faute d'informations claires. Léopold veut la faire ramener à Bruxelles. La reine Marie-Henriette, cousine de François-Joseph, se chargera de cette tâche.



Dr August von Jilek (1819-1898)



Dr Josef von Riedel (1803-1870)

[31] Lettre à Philippe, APR Fonds Comte de Flandre, n° 117, Miramar, 11 octobre 1866.

Le 5 juillet, Marie-Henriette part pour Vienne avec le baron Goffinet et quelques dames d'honneur. Le docteur-psychiatre Bulckens rejoindra le groupe à Miramar. François-Joseph ne semble pas s'y opposer et propose de faire examiner Charlotte par un psychiatre de leur choix.
L'entourage de François-Joseph s'y oppose violemment et exige un curateur. L'empereur d'Autriche propose son frère Charles-Louis. C'est surtout Bombelles qui refuse de laisser partir Charlotte.

Marie-Henriette a du mal à entrer au château. Charlotte se jette dans ses bras, mais ne veut pas partir en Belgique. Ses « soignants » l'ont entièrement en leur pouvoir et invoquent « *la volonté de* Max » à tout propos. La mort de son mari lui a été cachée.

L'examen du docteur Bulckens montre que la folie ne peut pas avoir qu'une cause naturelle. On a empoisonné l'impératrice.
Dans les journaux [32] paraissent des témoignages de cas qui présentaient les mêmes symptômes et avaient été empoisonnés au toloache.

Bulckens et Riedel conviennent qu'il vaudrait mieux que l'impératrice parte pour Bruxelles. Pour convaincre Charlotte, on utilise la même stratégie que ses « soignants » : une lettre contenant un ordre de Max.
Charles-Louis vient encore lui faire ses adieux, mais elle refuse de le recevoir.
Le problème Bombelles est réglé par Goffinet : il menace le comte de violence physique ; l'homme effrayé prend la fuite.
Le 31 juillet, Charlotte est de retour à Laeken. Elle ne sait toujours pas que son mari est mort. Pourquoi cet isolement ?

« *Un drame* domestique » ou *« un concours de circonstances tragique »*

Ce qui s'est passé exactement à Miramar reste bien caché dans la toile du temps et des fausses pistes.

Nous ne vous privons pas de l'hypothèse la plus folle, mais très vraisemblable.

La comtesse de Reinach limite sa description des événements à la formule discrète *« il s'y joua "un drame domestique" »*.
Selon notre conviction, Miramar est la conséquence d'une accumulation inhumaine d'éléments dramatiques.

Traumatisme 1 : **L'éloignement entre Max et Charlotte est bien connu et abondamment documenté. Déjà à Miramar, la séparation entre les deux époux était un fait. Au Mexique, il y a eu à quelques reprises de prudents rapprochements en vue d'un héritier du trône, mais l'aversion sexuelle de Charlotte, l'impatience et l'infidélité persistante de Max formaient chaque fois un point de rupture.**

Traumatisme 2 : **En juillet 1867, à Miramar, le psychiatre Bulckens, mandé par la reine Marie-Henriette, pose un diagnostic remarquable : Charlotte a été empoisonnée. Au même moment paraît dans Le Figaro un article de D.G. d'Auvergne, qui interroge plusieurs témoins tout juste rentrés du Mexique. Lui aussi arrive à la même thèse : Charlotte a été empoisonnée par un poison indigène. Quelques auteurs** [33] évoquent cette théorie du toloache. Michel de Grèce croit que le poison n'était rien d'autre qu'un aphrodisiaque mal dosé, que Max lui aurait administré dans son désir d'un héritier.

Nous pensons que la vérité est plus simple.
La surpression à laquelle Charlotte était exposée, l'usage d'opium et de morphine — à l'époque, des produits « relaxants » bien connus de la noblesse — et sa faim « spirituelle » la poussèrent à expérimenter toutes sortes de plantes psychotropes indiennes. Ces herbes n'élargissent pas seulement l'esprit. Leur effet aphrodisiaque est partout vanté.
L'effet psychédélique libéra Charlotte du carcan religieux strict. Dans cet espace ouvert sans limites naît un mouvement fascinant d'attirance affective et sexuelle.
Les promenades en barque sur le lac de Chalco étaient des voyages vers un autre monde. Le passionné Van der Smissen, chef de sa garde d'honneur, fut plus d'une fois le rameur de service. La femme chaleureuse, ouverte au plaisir, que rencontrait Van der Smissen était l'alter ego de la

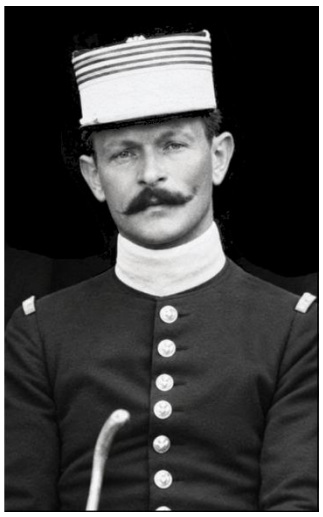
[32] Michel de Grèce renvoie notamment à un article de D.G. d'Auvergne dans Le Figaro.

[33] Castelot, p. 474, et de Grèce, p. 341-344.

froide, distante et frigide impératrice de Maximilien.



Le colonel Alfred Van der Smissen (1823-1895)



Le général Maxime Weygand (1867-1965)

Plusieurs auteurs [34] évoquent la relation entre Charlotte et Van der Smissen.
Charlotte remarqua le colonel après la victoire « belge » de La Loma. Lorsque Van der Smissen vint présenter ses condoléances à Charlotte à Chapultepec après la mort de son père Léopold Ier, l'amitié s'épanouit. Au départ, Van der Smissen cherchait sans doute surtout en Charlotte une avocate pour son ambition de devenir commandant en chef des forces armées mexicaines « unifiées ».

La solitude de Charlotte, le manque d'affection et le romantisme d'une promenade en barque la nuit, l'usage de substances « psychotropes » et peut-être même un amour naissant les auraient amenés tous deux à des actes qu'ils n'auraient pas commis en temps normal, vu la différence de rang et la morale religieuse stricte.
Le fait que le chargé d'affaires belge Eloin provoqua Van der Smissen en duel et que Madame d'Hulst refusa de recevoir Charlotte début septembre 1866 peut aussi être vu dans le contexte de cette relation « interdite ».

Traumatisme 3 : **Le père Léopold, la mère Louise et le frère Leo ont tous montré, à un âge plus avancé, une mélancolie profonde. Lors de la maladie de Louise, Léopold Ier parlait de la « prédisposition morbide » de la famille d'Orléans.**

Tout cela indique que l'on peut parler chez Charlotte d'une prédisposition génétique à un trouble dépressif.

Entre les délires et les périodes dépressives, on évoque chez Charlotte des périodes tout à fait normales et lucides.
Cela oriente vers un trouble bipolaire. Un trouble bipolaire ou maniaco-dépressif commence presque toujours entre la puberté et l'âge de 35 ans. Chez Charlotte et Leo, nous avions déjà remarqué, peu après la mort de leur mère, une frappante mélancolie renfermée. En général, plus le trouble se manifeste tôt, plus l'évolution de la maladie au cours de la vie est difficile. Dans un trouble bipolaire, des périodes de dépression et de manie se succèdent.
La phase dépressive peut prendre différentes formes. Chez Charlotte, il s'agit probablement d'une dépression à caractéristiques psychotiques, avec délires, hallucinations et perceptions perturbées.
La manie peut être de nature euphorique ou dysphorique. La forme euphorique procure optimisme, sentiment de puissance et énergie débordante. Une manie de forme dysphorique se manifeste par de l'agitation, de l'irritabilité, de la frustration et des crises de paranoïa. En psychiatrie [35], on parle de manie lorsqu'au moins trois des symptômes suivants sont présents : une confiance en soi fortement exagérée allant jusqu'à la folie des grandeurs ; une incapacité à s'arrêter de parler ; des pensées qui se bousculent ; une distraction par tout et n'importe quoi ; un besoin de sommeil bien moindre que la normale ; une suragitation sur le plan sexuel ou social, dans les études ou le travail ; le fait de se lancer dans des activités (par exemple financières ou sexuelles) sans réfléchir aux conséquences.
Chez Charlotte, nous retrouvons plus de trois de ces symptômes. Sa grandiloquence, sa colère et sa peur d'être empoisonnée (paranoïa) sont des phénomènes typiques des accès maniaques. Elle parle de Max comme du *« maître de la terre et souverain de l'univers »* et se perd totalement dans une dévotion religieuse. [36]
Notons encore que les personnes souffrant d'un trouble bipolaire sont souvent douées pour les arts ou parlent facilement plusieurs langues (polyglottes). Ces caractéristiques s'appliquent aussi à Charlotte.

[34] Haslip, Castelot, de Grèce et Kerckvoorde évoquent « l'amitié » qui existait entre Charlotte et Van der Smissen.

[35] Nous utilisons ici les critères diagnostiques décrits dans le DSM-IV, le manuel du psychiatre.
[36] Voir notamment Reinach, p. 343-345.

La consommation de drogues peut déclencher les crises d'un trouble bipolaire latent. L'usage d'hallucinogènes peut être à l'origine des délires.
La réaction de Charlotte à ces substances est encore renforcée par les fortes tensions auxquelles elle est exposée : la distance et la débauche de Max, l'impossibilité de gouverner, l'empire qui devient ingouvernable, le retrait imminent des Français, la mort de son père, la mort de sa grand-mère.

Les personnes atteintes d'un trouble bipolaire ont tendance à consommer des substances qui soit freinent le système nerveux (alcool, opium ou morphine,...), soit le stimulent (caféine, cocaïne,...). La moitié aux deux tiers des patients « consomment » effectivement. Le trouble bipolaire surcharge déjà le cerveau. Les substances relaxantes sont prises pour trouver le repos, les stimulantes parce que le patient veut retrouver « l'état de plaisir » ou les sensations euphoriques de l'épisode maniaque. De plus, ce tableau clinique, sous la forme d'une possible surexcitation sexuelle et de la tendance à se lancer dans des activités sans réfléchir aux conséquences, peut expliquer son infidélité inattendue et si peu conforme à sa personne.

Traumatisme 4 : **À l'époque déjà, on a beaucoup spéculé sur une éventuelle grossesse de Charlotte, et il existe certainement des indices en ce sens. L'isolement incompréhensible à Miramar, par exemple. À Miramar, seules quelques personnes avaient accès à Charlotte. Toute visite était refusée. Cet isolement servait-il à cacher la grossesse ?**

Pendant la traversée du Mexique vers l'Europe, Charlotte avait constamment des nausées. À Paris, malgré une chaleur torride, elle portait un manteau. Avec les vêtements de l'époque, il n'était pas difficile de cacher une grossesse.

Si Charlotte a été enceinte et a accouché à Miramar, l'enfant a été conçu au printemps 1866, après son voyage au Yucatán et la mort de son père et de sa grand-mère. En avril et mai 1866, elle se trouve « seule » à Chapultepec.
C'est de cette époque que datent les récits de ses promenades en barque avec Van der Smissen. [37]

Au moment où Charlotte découvre qu'elle est enceinte et comprend que l'enfant à naître ne peut pas être de Max, son monde s'effondre. Charlotte a péché contre tout ce qu'on lui a inculqué pendant des années. Elle est l'impératrice indigne qui s'est dérobée à sa responsabilité divine et est tombée dans le péché mortel.
« Todo es inútil » sont les mots qu'elle prononce au moment où elle ne peut plus ignorer sa grossesse. Elle n'est plus impératrice, car indigne aux yeux de Dieu ! Le péché mortel qu'elle a commis et le scandale qui la menace doivent l'accabler profondément.
Comment affronter la vérité ? Quelle doit être la détresse de cette femme si strictement religieuse pour pouvoir confesser ses péchés ? À qui d'autre que le pape peut-elle s'adresser ?

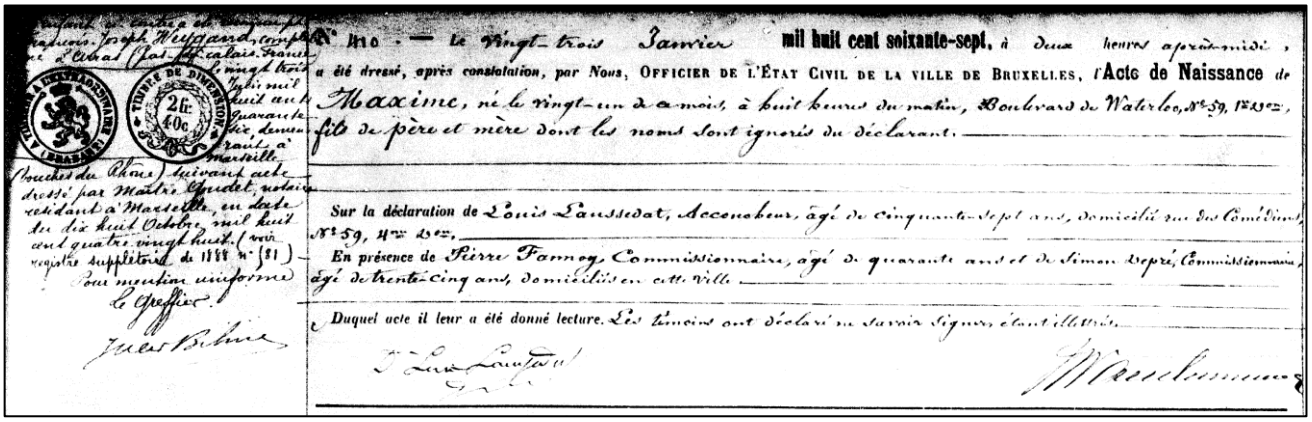
Traumatisme 5 : **La réaction hormonale due à la grossesse stimule une réaction chimique dans le cerveau. Cela a eu une influence temporaire sur le comportement et l'état d'esprit de Charlotte.**
Les premiers signes d'une crise maniaque imminente apparaissent dans le train vers Rome, à Bolzano. Charlotte fait une crise de paranoïa et refuse d'aller plus loin. Quand elle se rend compte qu'elle hallucine, elle demande au grand maréchal del Valle de dire simplement « Bozen » — l'ancien nom de Bolzano — si elle commence à se comporter bizarrement.
Le 30 septembre 1866, quelques jours après ses entretiens avec le pape, la manie éclate pleinement. Charlotte se fait conduire au Vatican et cherche la protection du saint homme lui-même. Les délires la tiennent entièrement. C'est dans cet état qu'elle est enfermée à Miramar le 9 octobre 1866.

Traumatisme 6 : **Il n'y a pas que la grossesse. L'enfant à naître, surtout si c'est un fils, représente aussi une menace réelle pour François-Joseph. Max est officiellement le père, et l'enfant est donc un prétendant possible à la couronne d'Autriche. Pour la maison royale de Belgique aussi, l'enfant représente une menace. Le prince héritier et fils unique de Léopold II est maladif et Philippe n'est toujours pas marié.** [38]

[37] Haslip raconte comment elle entend parler pour la première fois au Mexique de « l'amitié » entre Van der Smissen et Charlotte.

[38] Il est d'ailleurs remarquable que Philippe, qui refusait depuis des années de se marier, alors que Léopold et Charlotte insistaient fortement, se fiança soudain en

février 1867 et se maria fin avril. Nous supposons que la pression du roi des Belges s'accrut fortement après le « petit accident » de Charlotte.



Acte de naissance de « Maxime », Bruxelles 23.01.1867 n° 410, avec date de naissance le 21.01.1867 – dans la case de gauche fut enregistrée en 1888 l'adoption sous le nom de famille Weygand.

Selon toute vraisemblance, le pape Pie IX est au courant de la grossesse de Charlotte : à qui d'autre aurait-elle confessé son péché mortel ? Par un télégramme codé à ses évêques, il informe les deux maisons royales de « l'état » de Charlotte.

L'enfant doit disparaître. Pour les Autrichiens, il n'y a jamais eu d'enfant. Bombelles et le docteur Jilek, au service de l'Autriche, sèment les fausses pistes. Dans ses journaux, Jilek déclare que Charlotte n'a jamais mis d'enfant au monde et n'a jamais manqué ses règles.
D'autres personnes concernées disparaissent : une femme de chambre, Amalia Ströger, est retrouvée pendue le 2 juin 1867. Plusieurs auteurs attribuent son suicide à un « chagrin d'amour » pour l'empereur exécuté, ou au remords [39] parce qu'elle aurait empoisonné Charlotte. Nous supposons qu'elle s'est suicidée en prenant conscience de la situation dangereuse et sans issue dans laquelle elle se trouvait comme dépositaire du « secret ». La femme de chambre Mathilde Döblinger meurt quelques semaines plus tard dans de violentes crampes. Elle a probablement été empoisonnée.

Nous avons toutes les raisons de supposer que l'isolement de Charlotte a été organisé par les deux maisons royales pour cacher sa grossesse. Le plan est sophistiqué et doit faire croire à tout le monde que la folie de l'impératrice justifie un enfermement. Pour garder Charlotte calme, on lui administre de la morphine ; ainsi la « folie » est entretenue et l'enfermement reste justifié.
Lorsque Charlotte accouche vers le Nouvel An, l'enfant ne reste que quelques jours auprès d'elle. Il est baptisé à Miramar. [40] Ensuite, elle doit s'en séparer.
Le 10 janvier 1887, on lit dans le *Moniteur belge*, sous la rubrique « Lettre de Vienne » : *« Nous apprenons que les médecins qui soignent l'impératrice Charlotte ont constaté sa guérison complète. »* Est-ce le message qui cache l'accouchement de Charlotte ?

La maison royale de Belgique doit probablement prendre l'enfant en charge.
Le 23 janvier 1867, Maxime est déclaré au 59 boulevard de Waterloo à Bruxelles par le docteur Louis Laussédat, comme né deux jours plus tôt. Malgré la mention légalement obligatoire du nom de la mère, l'officier de l'état civil inscrit l'enfant comme : *« fils de père et de mère dont les noms sont inconnus du déclarant »*. Le docteur Laussédat devait pourtant connaître la mère. Beaucoup voient dans le prénom Maxime une preuve de son origine.

À sa majorité, il reçoit le nom de Weygand. [41] Il jouit d'une haute protection, d'une allocation annuelle de la cour royale de Belgique et fait une brillante carrière dans l'armée française. On le retrouve comme chef d'état-major du maréchal Foch à Compiègne lors de la signature de l'armistice à la fin de la Première Guerre mondiale, le 11 novembre 1918, et comme commandant en chef de l'armée française pendant la Seconde Guerre mondiale.
À Castelot, qui s'entretenait avec lui du « mystère Weygand » au château d'Argenteuil, Léopold III cita,

[39] de Grèce, p. 343.

[40] Weygand n'est plus baptisé après la déclaration à l'état civil. À l'époque, il est inconcevable qu'un enfant ne soit pas baptisé, surtout après son adoption par une famille qui l'élève dans une foi profonde. Il doit donc avoir été baptisé avant la déclaration à Bruxelles.

[41] Plusieurs livres et articles ont été écrits sur le mystère Weygand.

dans un moment d'inattention, le général Van der Smissen comme *« père de Weygand »*. [42]
Et à la mort de Charlotte en 1927, Weygand reçut plusieurs lettres portant le message *« c'est votre mère qui vient de mourir »*. [43]

Weygand est-il l'enfant de Charlotte et de Van der Smissen ? Tout l'indique.

Léopold III a appris à mieux connaître Weygand pendant la Seconde Guerre mondiale.
Les deux hommes entretinrent, avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, des contacts directs réguliers et probablement aussi secrets. Il est frappant de voir comment tous deux développent une vision très semblable et « obstinée » du déroulement de la guerre. Après la guerre, tous deux furent aussi discrédités par leur attitude.
Nous supposons que Léopold a aussi révélé à Weygand l'identité de son vrai père. Charlotte savait qui était son fils. Weygand savait, tout en affirmant le contraire, qui était sa mère.
Pourtant, ils ne se sont jamais rencontrés. La tâche, la responsabilité envers leur pays et l'honneur furent plus forts que l'amour entre une mère et son fils.

Van der Smissen continue de rendre visite à Charlotte à Tervuren, à Laeken et à Meise. Ils ne sont plus jamais allés au-delà de quelques tendres caresses.

En 1895, à la suite de soupçons, une situation conflictuelle éclate.
Le 16 juin 1895, Van der Smissen se tire une balle dans la tête.
Il n'a probablement jamais su que Maxime Weygand était son fils. La ressemblance physique entre le père et le fils est pourtant frappante.

Pour prouver cette vérité de manière irréfutable, il faut plus que la logique et des témoignages. Une analyse ADN pourrait faire la part entre le mythe et la réalité.

Un oiseau captif

dans une cage dorée

C'est avec ces traumatismes en tête que Charlotte arrive à Laeken en juillet 1867.
Marie-Henriette s'engage à la soigner. Dans ses lettres, le couple royal mentionne le traitement scandaleux et inhumain que Charlotte a subi à Miramar. Léopold écrit : « *Ma sœur est arrivée ici dans un état épouvantable, n'ayant plus que la peau sur les os. L'isolement et le traitement à Miramar lui ont fait beaucoup de mal. Elle y vivait dans une angoisse permanente et se sentait abandonnée de tous.* » [44]

Le vicomte Conway en dit plus sur son état à son arrivée à Laeken : *« Les trois quarts du temps, l'esprit de l'impératrice est sain. Elle parle et agit alors comme vous et moi, mais à d'autres moments la raison l'abandonne. Elle n'est jamais violente et semble heureuse d'être de nouveau parmi nous et d'avoir quitté Miramar. Elle est dominée par certains traumatismes, dont l'enfermement forcé dans son ancienne résidence... »* [45]

L'impératrice passe le reste de l'été au château de Tervuren, entourée d'une cour complète.
Entre-temps se poursuivent les négociations avec Vienne au sujet de sa fortune. Le testament de 1864, par lequel Max lui léguait tout, a disparu de manière fort habile.
Les négociations sont âpres. Le père Léopold avait pris ses précautions par le contrat de mariage, et Goffinet obtient le maximum. Miramar revient à la famille autrichienne. La fille de Léopold II, Stéphanie, qui épousa l'archiduc Rodolphe, fils de François-Joseph, s'y installera plus tard. La part d'héritage de son père reste dans l'indivision avec la part de Leo. C'est la volonté de Leo, et Charlotte ne peut, dans cette situation, que s'y résigner.

En hiver, Tervuren n'est pas assez confortable. Charlotte refuse de passer la saison froide à Madère. Les souvenirs de son voyage avec Max n'y sont pas très bons.
Le 9 octobre, elle peut de nouveau s'installer à Laeken. C'est là qu'elle se sent le mieux.
Elle se stabilise à vue d'œil. Charlotte fait des excursions dans les Ardennes, dîne avec Leo à Bruxelles et invite des gens : Van der Smissen, Goffinet,...

[42] Castelot, p. 606. Par l'intermédiaire d'autres historiens, comme Duchesne, Léopold III tenta de nier formellement cette origine de Weygand.
[43] Weygand, p. 16.

[44] Lettre de Léopold à Mme d'Hulst du 3 août 1867, citée dans Reinach, p. 358.
[45] Conway à d'Hulst, 3 août 1867, cité dans Reinach, p. 356.

Elle ne sait toujours pas que Max est mort. On ne lui donne à lire que les journaux qui ne parlent pas du Mexique. Quand Tegetthoff, avec le corps de Max, approche des côtes européennes, on ne peut plus se taire. Le père Dechamps, devenu entre-temps Monseigneur, est chargé de l'informer.
Le 12 janvier 1868, près de sept mois après sa mort, elle apprend la douloureuse histoire.

Depuis des mois, elle refuse tout sacrement. Qui vit en état de péché mortel n'a pas droit aux sacrements. Charlotte se confesse [46] et demande la communion. Elle veut tout savoir du Mexique et de la mort de Max. Elle essaie de lire tous les journaux. Elle fait faire une image mortuaire et demande à Léopold II de décorer quelques fidèles mexicains. Charlotte ne semble pas trop souffrir de sa mort. Inquiète, elle demande si elle peut tout de même porter ses bijoux à l'intérieur pendant la période de deuil et aller en ville.

Entre-temps grandit l'inquiétude pour le petit Léopold, fils de Léopold II et de Marie-Henriette.
Depuis mai 1868, le prince héritier est malade. Il s'agit d'une maladie cardiaque. De plus, en jouant avec un voilier, le garçon est tombé dans l'étang, ce qui a provoqué une pneumonie. Plus tard s'y ajoute encore une hydropisie. Il ne mange presque plus et a déjà perdu connaissance à plusieurs reprises. Tous les remèdes sont essayés : sangsues, ponctions,... Chaque jour, il se promène dans le parc dans une petite voiture tirée par son poney *« Kiss-me-Quick »*.
Le 13 juin 1868, le prince a 9 ans. Il y a un dîner, un concert, des courses d'aviron sur l'étang,... L'enfant est de plus en plus malade.
Marie-Henriette est éprouvée par tous les soucis que lui causent Charlotte et son enfant. Elle part un mois en cure à Spa. La situation semble désespérée et, le 13 août 1868, Léopold la fait revenir plus tôt. Dans toutes les églises et synagogues, on prie pour le petit prince. Pendant des mois, l'espoir et le désespoir se disputent. Le 22 janvier 1869 meurt à Laeken *Léopold, Ferdinand, Élie, Victor, Albert, Marie, prince héritier de Belgique, duc de Brabant, comte de Hainaut, duc de Saxe*. Quelques jours plus tard, il est inhumé dans la crypte de Laeken.

Charlotte ne veut pas voir le cortège funèbre. Elle interdit à sa femme de chambre Julie Doyen de regarder, avec ces mots : « On ne regarde pas des choses aussi tristes ! » [47]
L'étang fatal est immédiatement comblé. La chambre du garçon devient une chapelle.
Quelque chose s'est brisé chez le roi et la reine. Léopold se jette dans le travail. Désormais, il se consacrera à de grands projets de construction et à ses rêves coloniaux. La reine est remplacée par des maîtresses. Avec la mort du prince héritier, leur relation semble elle aussi définitivement terminée.

Charlotte aussi semble de nouveau aller mal.
Est-ce lié à la mort de l'enfant ?
Pense-t-elle à la perte de son propre enfant ?
Le 27 février, elle écrit dans une lettre à Philippe : *« Je n'ai rien mangé depuis 24 heures, (..) c'est comme à Rome. Veux-tu être le pape et m'héberger pour cette nuit ? »* [48]
La crise s'aggrave. Entre février et juin 1869, Charlotte écrit des centaines de lettres délirantes [49] qui ne sont jamais envoyées. Son identité change : elle devient d'abord homme, puis ne parle plus d'elle-même qu'à la troisième personne.

Tandis qu'à Bruxelles une épidémie de typhus plonge presque chaque famille dans le deuil et que la folie semble revenir chez Charlotte, elle est ramenée contre son gré à Tervuren le 1er mai 1869. Elle y restera près de dix ans. Après la parution dans la presse de plusieurs articles sur son état, le personnel reçoit l'ordre strict de garder le secret.
Le roi et surtout la reine rendent régulièrement visite au château. Ils tiennent aussi les autres membres de la famille, comme Victoria en Angleterre, informés de la situation.
Charlotte recherche la solitude et a parfois d'étranges désirs. Elle s'enferme dans sa chambre ; la nourriture et tout ce dont elle a besoin sont déposés devant sa porte. À un autre moment, elle exige des valets plutôt que des femmes de chambre pour la coiffer et l'habiller. Sa demande fait scandale. Elle veut des hommes pour la mettre au lit ! Les psychiatres conseillent d'accéder à ses désirs. Sinon, l'impératrice ne dormirait pas, errerait pieds nus dans les couloirs et attraperait une pneumonie, ou se mettrait dans une telle

[46] Nous avons toutes les raisons de supposer que le pape a appris la vérité de Charlotte en dehors du secret de la confession. Cela lui laisse la liberté d'informer les familles royales sans violer le secret de la confession.
[47] Citation dans Reinach, p. 373.
[48] Charlotte à Philippe, 27 février 1869 ; Archives du Palais royal, Fonds Comte de Flandre, lettre 128.
[49] Laurence van Ypersele consacre un livre à cette période. Ailleurs dans ce livre, nous nous étendons sur ces lettres délirantes. Vous trouverez aussi dans ce livre plusieurs citations remarquables de ces lettres.

colère qu'elle ferait une hémorragie cérébrale. Au fil des années, son attitude s'adoucit lentement.

Dix ans plus tard, le 3 mars 1879, le château de Tervuren est la proie des flammes. On ne parvient qu'avec peine à convaincre Charlotte de quitter le château. C'est Marie-Henriette qui part seule avec un valet à bride abattue vers Tervuren pour aller chercher Charlotte. La reine prend les rênes et, avec l'impératrice, file au trot dans la petite voiture découverte, au petit matin, jusqu'à Laeken.
Tervuren est perdu ; seuls les murs noircis restent debout. Léopold fera plus tard construire dans le parc le musée de l'Afrique centrale.

Tandis que la famille royale séjourne à Bruxelles, Charlotte vit cinq semaines à Laeken. Les souvenirs de son enfance lui apportent calme et stabilité.
Entre-temps, le roi achète pour sa sœur le château et le domaine du comte Amédée de Beauffort à Bouchout (Meise).
Le 5 avril 1879, Charlotte vient habiter à Meise. Quelques années plus tard, Léopold acquiert aussi le château du baron d'Hooghvorst, également à Meise.
En réunissant les deux domaines, l'impératrice obtient une résidence royale et une prison dorée. Charlotte n'a pas le droit de sortir et personne ne peut entrer dans le domaine. Il est interdit au personnel ordinaire de parler à l'impératrice.
De temps en temps, elle reçoit des visites. Jusqu'en 1892, Van der Smissen vient aussi régulièrement. Seuls quelques garnements de Meise osent parfois escalader le mur en cachette.
Le colonel Goffinet administre le château.

Madame Vlayen, qui a servi un temps au château, donne la description suivante de la vie retirée de Charlotte. « *La plupart du temps, l'impératrice est calme. Elle s'habille avec un soin tout particulier, joue du piano, fait des travaux d'aiguille. De temps à autre, elle a des accès de rage ; elle casse et déchire alors tout ce qui lui tombe sous la main. À la tombée du soir se déroule un étrange rituel. L'impératrice marche jusqu'aux douves, pose un pied dans la barque et reste là, le regard perdu, dans le brouillard de ses pensées. Parfois, au salon, elle demandait une poupée faite de chiffons et enveloppée dans un châle mexicain. Longuement, elle berçait la poupée en fredonnant, jusqu'à ce qu'elle la jette soudain en disant : nous aussi, nous avons eu un enfant, mais on nous l'a pris.* » [50]



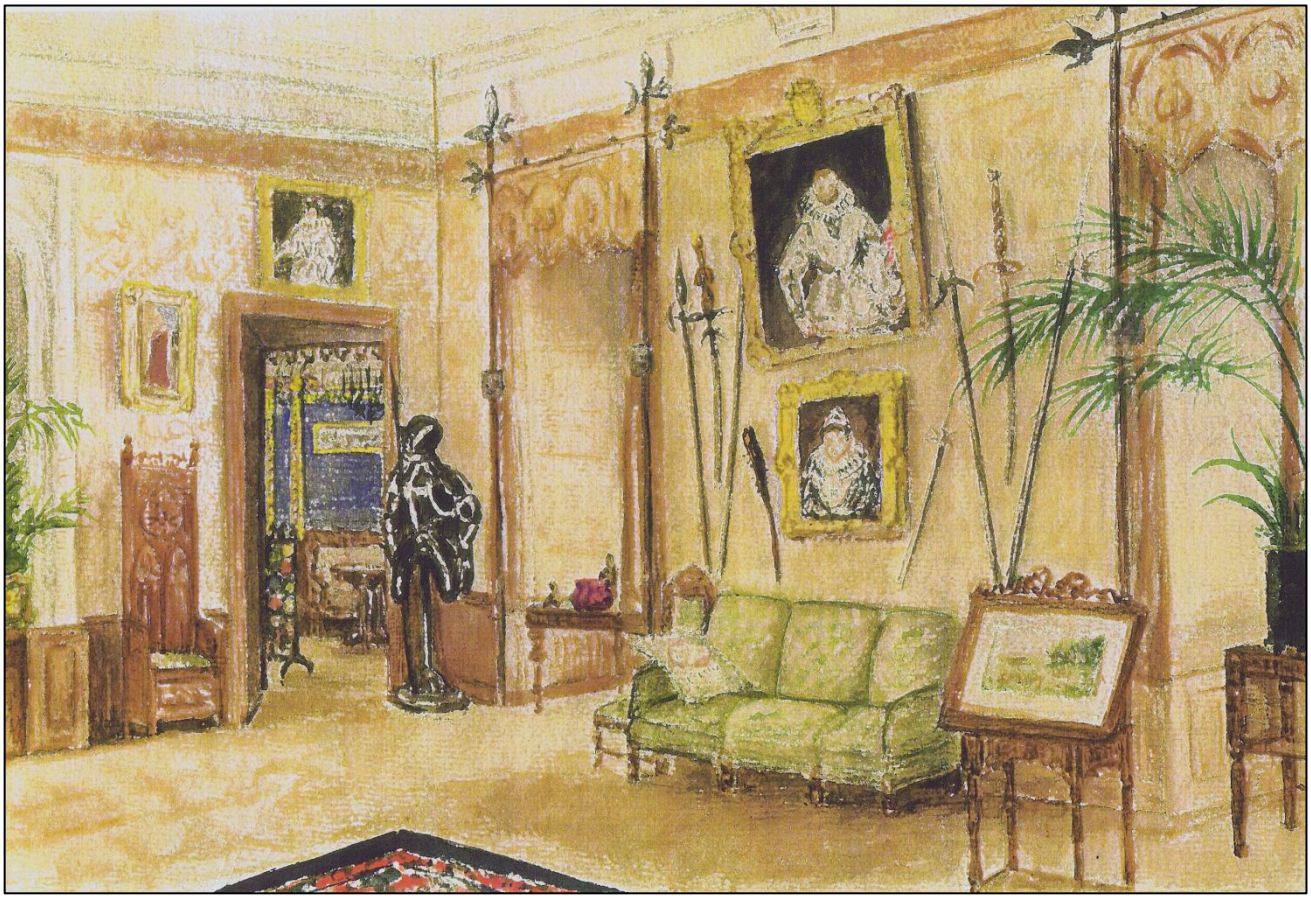
Charlotte avec une dame d'honneur lors d'une promenade en voiture dans le domaine de Bouchout – coll. archives du Palais royal.

Pendant quarante-huit ans, elle vit, souvent lucide, parfois dans le délire, sur un domaine de plus de 80 hectares.

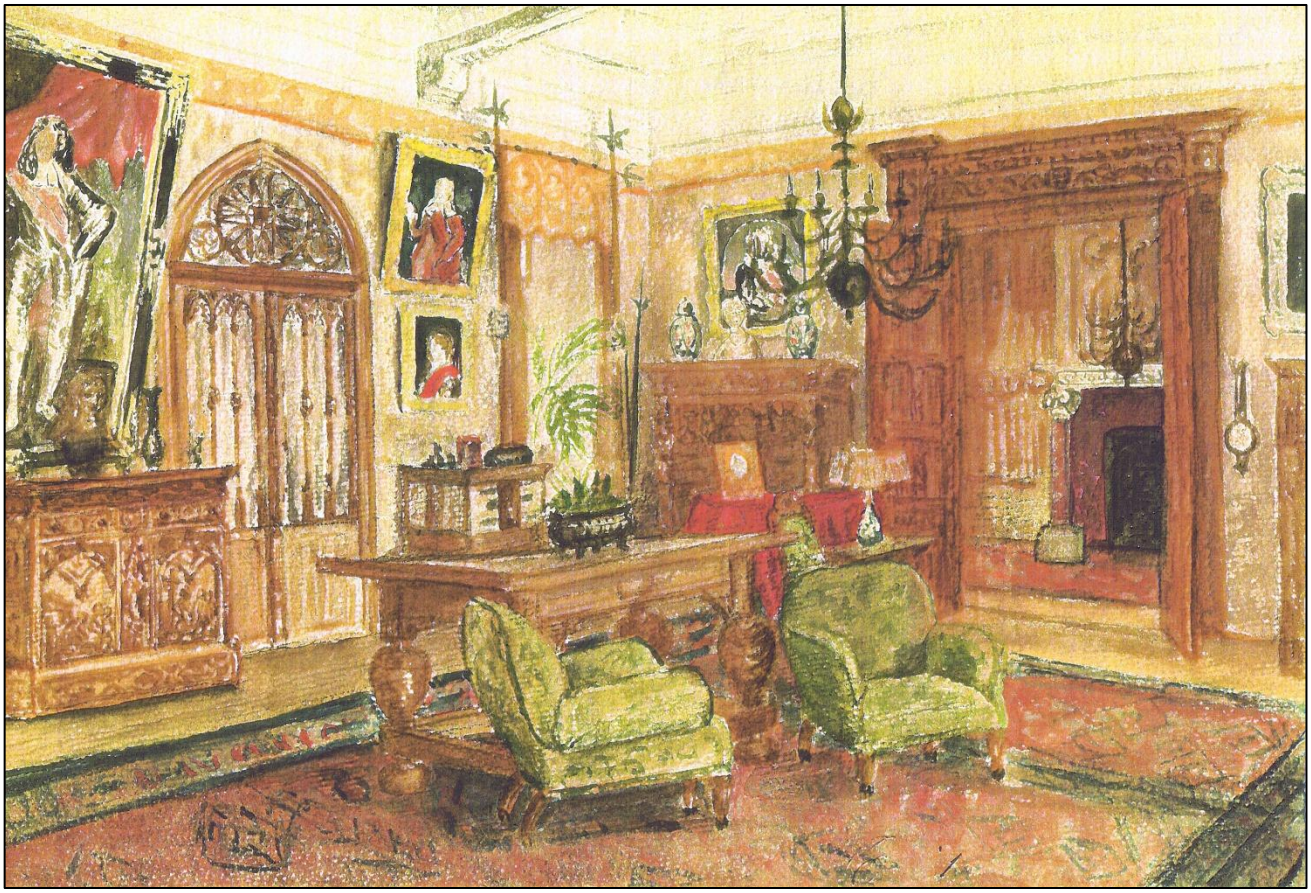
Son esprit est à Laeken, au Mexique, dans l'une ou l'autre réalité innommable.
Tantôt elle est femme, tantôt homme, tantôt à peine présente, et tantôt elle est clairement l'impératrice et exige le maximum de son personnel.
Elle est imprévisible, capricieuse, rarement satisfaite et n'hésite pas à rosser le personnel.

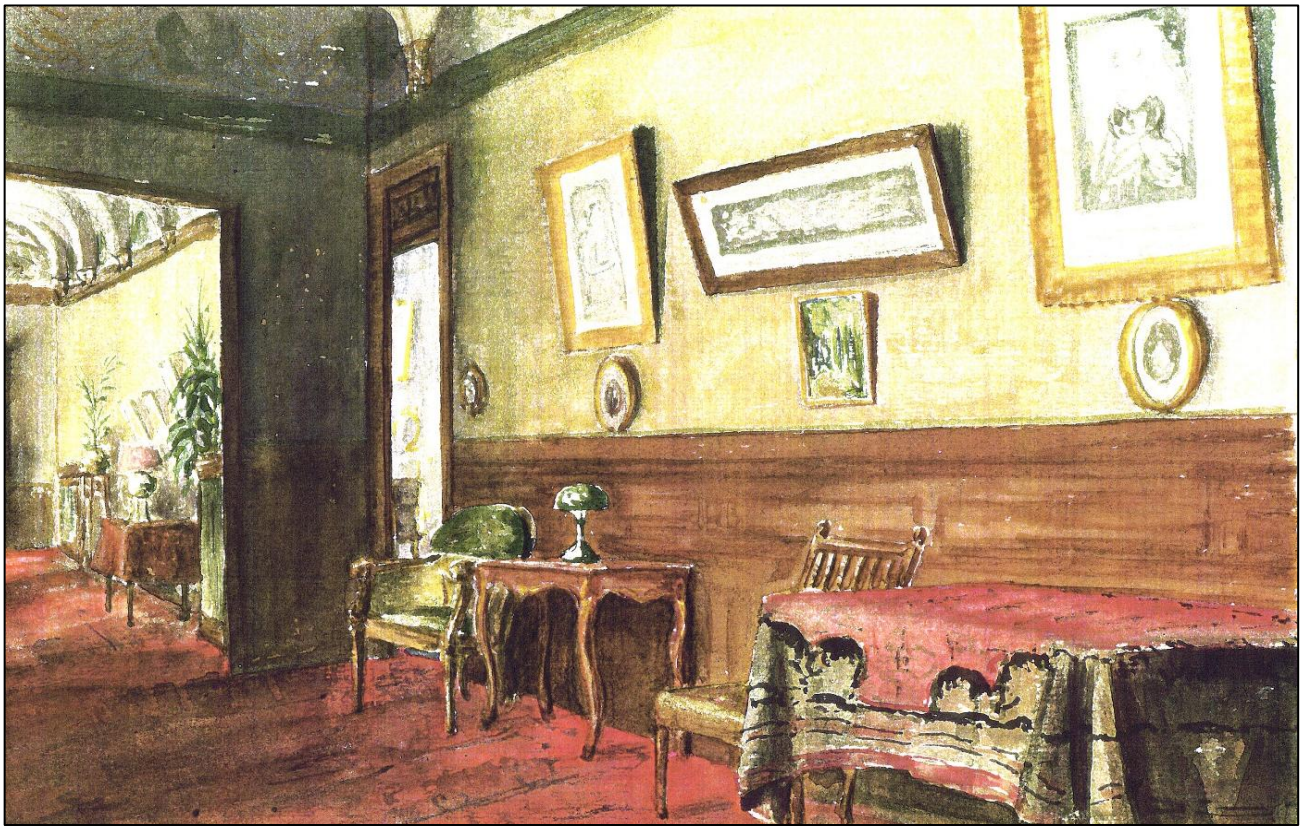
Les gens autour d'elle changent ; ils combattent à la guerre, se suicident ou meurent dans des accidents.

[50] Citation tirée de Fouvez, p. 202.

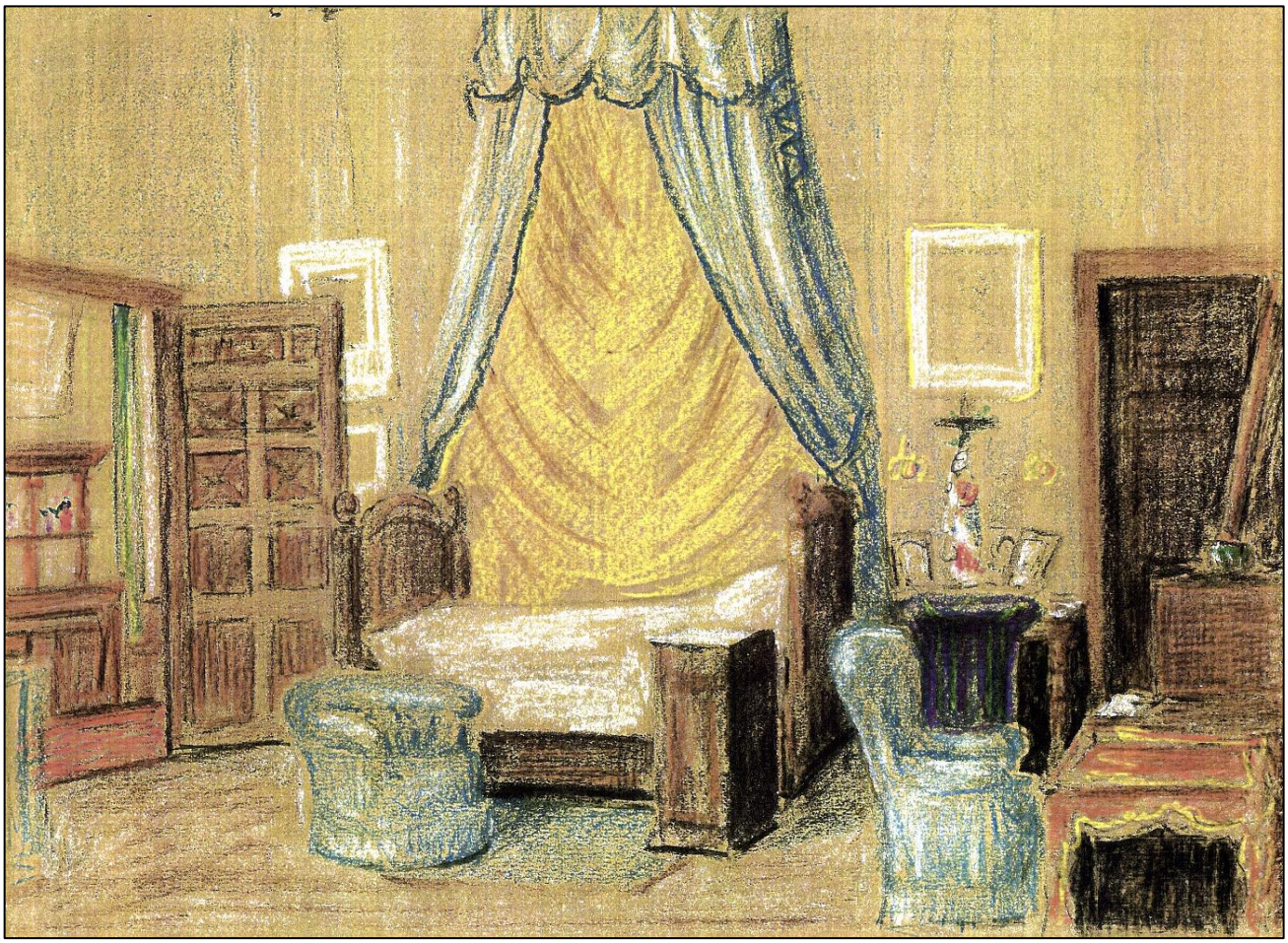


En haut et en bas : *château de Bouchout, rez-de-chaussée, salle d'armes – C. De Brandner, 1920 – coll. archives du Palais royal.*





Château de Bouchout, 1er étage, galerie – C. De Brandner, 1918 – coll. archives du Palais royal.

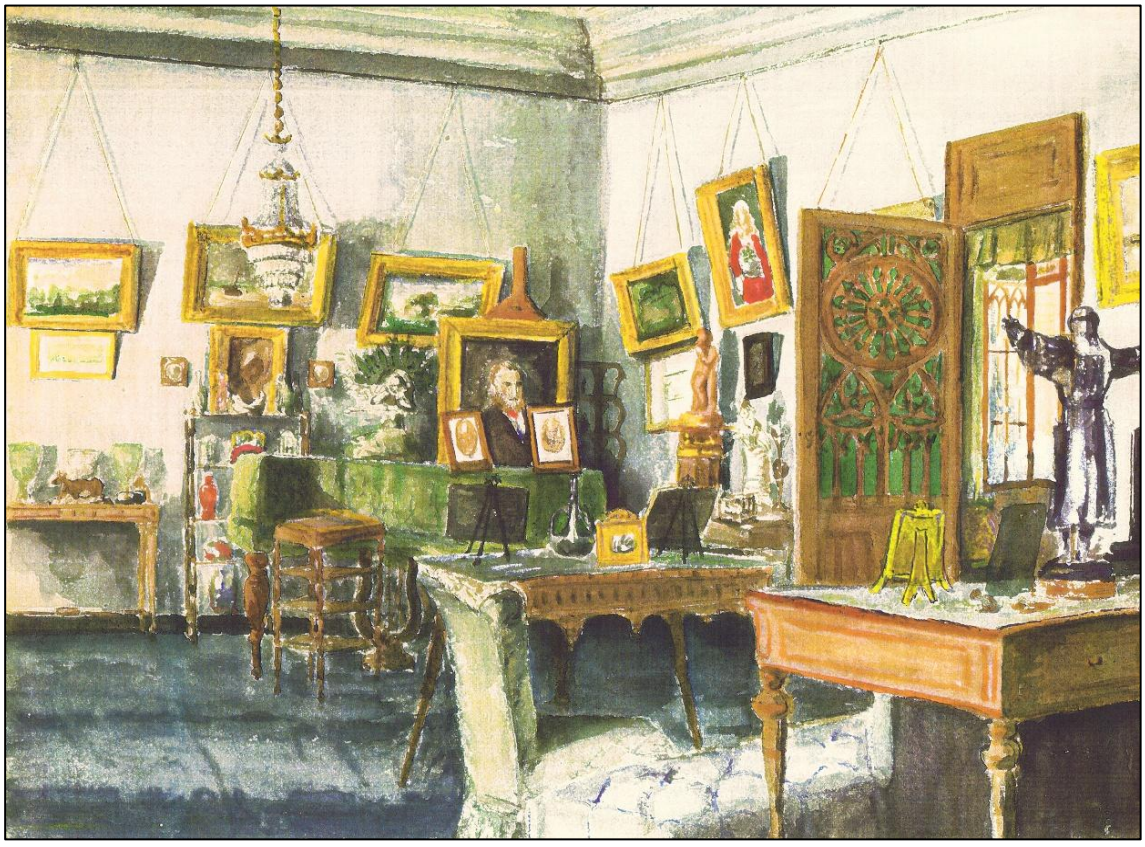


Château de Bouchout, 1er étage, chambre de Charlotte – C. De Brandner, 1925 – coll. archives du Palais royal.



À gauche :
Château de Bouchout, rez-de-chaussée,
salon bleu – C. De Brandner – coll. archives du Palais royal.

En bas :
Château de Bouchout, 1er étage, grand salon – C. De Brandner – coll. archives du Palais roval.



La Première Guerre mondiale passe. À la grille est accroché un panneau : *« Ce château est habité par Sa Majesté l'Impératrice du Mexique, belle-sœur de notre illustre allié l'Empereur François-Joseph d'Autriche. »*



VERBOT

Park, Gärten, Hofräume p.p. des Königlichen Schlosses

BOUCHOUT

dürfen von Offizieren und Mannschaften ohne direkten höheren Befehl UNTER KEINEN UMSTÄNDEN betreten werden.

Brüssel, 3. Dez. 1914.

Der Kaiserliche Kreischef.
von LEIPZIG,
Oberst.

Coll. archives du Palais royal.

Les rois aussi vont et viennent.
La chute de l'empire mexicain n'est que le prélude à la fin des autres grands empires.
Napoléon déclare la guerre à la Prusse ; la défaite de Sedan en 1870 marque aussi la fin de son règne.
Avec la Première Guerre mondiale disparaissent aussi les quatre autres dynasties impériales : les Ottomans en Turquie, les Romanov en Russie, les Hohenzollern en Allemagne et les Habsbourg en Autriche. François-Joseph ne connaîtra pas cette chute : il meurt en 1916.
Les souverains belges ne survivent pas non plus à Charlotte : le roi Albert et la reine Élisabeth prennent la relève après la mort de Marie-Henriette en 1902 et de Léopold II en 1909. Les héritiers trouvent un écheveau financier inextricable.

Le 17 janvier 1927, Charlotte meurt à l'âge de 87 ans.
Le domaine tombe à l'abandon. Des années plus tard, en 1938, la famille royale vend le domaine à l'État belge, qui y aménage le Jardin botanique national.
Le château de Meise part en fumée pendant la Seconde Guerre mondiale ; seule l'orangerie est épargnée. Le château de Bouchout est abandonné à son sort. Ce n'est qu'en 1972 que quelques travaux de restauration sont réalisés.
Charlotte n'est pas oubliée. Historiens et romanciers décrivent sa vie dramatique, qui frappe l'imagination.

Conclusion : avec une principauté en tête

Charlotte est la princesse idéale.

Dès l'enfance, à cause de la mort de sa mère et du manque d'affection, Charlotte vit beaucoup dans sa tête. Elle crée son propre univers de manière intellectuelle. Dans l'éducation reçue de son père, de ses gouvernantes et de son conseiller « spirituel », on lui inculque un monde dans lequel elle porte une responsabilité terriblement lourde. Elle est élue et couronnée par Dieu pour guider le peuple à travers les ténèbres. Elle est responsable du bien-être de tous ses sujets. Elle est responsable du bon fonctionnement et de l'organisation de son empire.

Et avec tout cela, elle ne doit pas oublier qu'elle n'est là que pour soutenir son mari, le souverain.
Soumise, elle doit paraître aux moments fixés par Dieu et par le souverain. Hautaine, elle doit rayonner son statut et sa position. Charlotte excelle dans toutes ces qualités.
Elle sait gouverner, sait recevoir des invités, parle français, anglais, allemand, italien et espagnol. Charlotte a l'intelligence des affaires de l'État, sait négocier,... Charlotte est extrêmement honnête et cohérente envers elle-même.

Ce qui est difficile pour Charlotte, c'est d'être humaine.
Par un mouvement mental, elle crée pour chaque rôle souverain un autre souverain sous un autre nom.

Pendant le gouvernorat en Lombardie et en Vénétie, elle devient Carlotta. Sa première mission échoue lamentablement. Mais qu'importe : après une courte période de repos (forcé), une nouvelle mission l'attend.

Elle devient impératrice du Mexique, elle devient Carlota : un nouveau rôle, avec des responsabilités encore plus grandes. Mais la mission échoue et elle-même, par son « comportement impie », est l'une des principales coupables.

Son esprit ne s'arrête pas. Dans les délires de 1869, elle se crée une nouvelle principauté : elle devient empereur des Français, devient Napoléon lui-même, devient « on », « il ». Elle adopte différentes identités ; elle devient la troisième personne.

Charlotte trouve un prince charmant.

Maximilien d'Autriche ressemblait à un prince charmant.
Issu d'une puissante lignée, élevé pour régner à la cour la plus prestigieuse d'Europe, avec une haute culture et une étiquette raffinée.
Max est sage, a des idées, semble écouter, n'est pas physiquement repoussant, ni trop jeune, ni trop vieux.

Max ressemble à un empereur, mais Max n'est pas un empereur.
Il est inconstant et indécis, incapable de réaliser ses idées, il fuit la responsabilité, laisse Charlotte paraître seule à chaque réception, écoute systématiquement les mauvaises personnes, est sensible à la flatterie, manque de diplomatie, a un faible pour les femmes et la boisson,...
Pourtant, Charlotte le défendra toujours. Le mariage est pour l'éternité, la femme suit l'homme, l'impératrice suit l'empereur.
Et quand l'empereur est fusillé, le rêve demeure. Et le rêve s'éloigne toujours davantage de la réalité.

Qui est né pour gouverner a besoin d'un empire.
Que trouvent-ils sur leur chemin ?
Les duchés de Lombardie et de Vénétie attendent l'indépendance quand on en fait cadeau à Max. Politiquement, on le charge d'une tâche impossible. Il reçoit un empire ingouvernable, lui qui ne sait pas gouverner.
Le Mexique est, si possible, un cadeau encore plus empoisonné.
Un empire déchiré, qui se débat avec son passé colonial et d'innombrables guerres civiles.
Max accepte ; l'éternel second voit l'occasion de devenir le premier.
Par cette action, la France veut dresser un rempart contre les États-Unis.
Le pays est à peine exploité, les routes impraticables ; derrière chaque arbre guette un danger armé. Politiquement, conservateurs et libéraux, monarchistes et républicains, Église et identité culturelle s'opposent diamétralement. L'aspiration à l'indépendance est une force indestructible. Le Mexique est extrêmement difficile, peut-être même impossible à gouverner depuis la position d'un empereur intrus.

Charlotte s'était imaginé la tâche divine plus réalisable.

Un prince héritier.

Celle qui veut être un tant soit peu reine doit pouvoir donner naissance à des fils.

Les reines et les princesses ne peuvent pas choisir elles-mêmes si elles sont prêtes à agrandir la famille. Elles doivent accoucher, de préférence vite, de préférence souvent, de préférence de fils, même si aujourd'hui les filles peuvent aussi monter sur le trône.
Par le passé, l'absence d'enfants entraînait toujours un éloignement (durable) entre les souverains. La fille de Léopold II, Stéphanie, est contaminée par la gonorrhée par son mari Rodolphe de Habsbourg. Cette maladie vénérienne est incurable à l'époque. Elle ne pourra plus jamais avoir d'enfants. Le commentaire de sa sœur Louise sonne cynique : *« Ce qu'elle a est grave pour l'avenir ; dans sa position, elle est destinée à donner des héritiers à la couronne. »* Plus injuste encore : c'est à Stéphanie qu'on impute cette stérilité.
Max reprochait à Charlotte de ne pas avoir d'enfants. Sans successeur, l'empire est imparfait.

Charlotte avait tout pour devenir une grande souveraine. Elle a perdu tout ce qu'elle avait. Chaque pilier s'est dérobé sous ses pieds, et avec chaque pilier tout ce en quoi elle avait jamais cru, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus rien sur quoi se tenir, plus rien en quoi croire. Et avec ces piliers se sont effondrées sa vision du monde et l'image qu'elle avait d'elle-même. Jusqu'à ce qu'elle parle d'elle-même comme d'une autre personne.

Les rois et les reines naissent dans une cage forgée de barreaux d'exigences et de responsabilités. Celui qui, par hasard ou par volonté, choisit une autre vie risque d'être enfermé de force dans une prison.

En 1898, Louise, la fille désobéissante mais certainement pas folle de Léopold II, est enlevée et enfermée dans un établissement psychiatrique.
Ce sont de nouveau François-Joseph et Léopold II qui tirent les ficelles.

Un bref instant, Charlotte a été libre. Un bref instant, elle s'est envolée vers le soleil.
Mais comme Icare, elle s'est brûlé les ailes. Sa punition fut écrasante.
Matériellement, en tant qu'enfant de roi, elle pouvait s'offrir tout ce qu'elle voulait.
Mais dites-moi, meurt-on moins douloureusement dans une cage dorée ?



Plaque funéraire dans la crypte royale de Laeken.

Bibliographie

- Blasio José Luis, *Maximilian-Emperor of Mexico*, Yale Univ. Press, New Haven, 1934 ; original : Maximiliano íntimo, Paris, 1905.
- Castaneda Carlos, *The Teachings of Don Juan: A Yaqui Way of Knowledge*, Penguin Books, 1970.
- Castaneda Carlos, *A Separate Reality*, Penguin Books, 1973.
- Castaneda Carlos, *Journey to Ixtlan, The Lessons of Don Juan*, Penguin Books, 1974.
- Castaneda Carlos, *Tales of Power*, Penguin Books, 1976.
- Castelot, Maximilien et Charlotte. *La tragédie de l'ambition*, Lib. Acad. Perrin, 1977.
- Coolsaet Rik, *België en zijn buitenlandse politiek*, (1830-1990), Halewijck, Louvain, 1998.
- Corti Egon, *Maximilian and Charlotte of Mexico*, Alfred A. Knopf, New York, 1929.
- De Bie Mark, *De Coburger, Leopold I, een monoloog als zelfportret*, Lannoo, Tielt, 1990.
- Duchesne Albert, *L'expédition des volontaires belges au Mexique 1864-1867*, Centre d'histoire militaire, Musée royal de l'armée et d'histoire militaire, Bruxelles, 1968.
- Fouvez Charles, *Le Mystère Weygand*, Éd. La Table Ronde, 1967.
- Ganz Edwin, *Het Koninklijk Domein van Bouchout en zijn kastelen*, 1987.
- Grèce Michel de, *L'Impératrice des adieux*, Plon, Paris, 1998.
- Haslip Joan, *The Crown of Mexico. Maximilian and his Empress Carlota*, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1971.
- Hochschild Adam, *De geest van koning Leopold II en de plundering van Congo*, Meulenhoff/Kritak, 1998.
- Hyde H. Montgomery, *Mexican Empire, The History of Maximilian and Carlota of Mexico*, The Macmillan Centenary Books, 1946.
- Kerckvoorde Mia, *Louise van Orléans, het vergeten leven van Louise-Marie, eerste koningin van België*, Lannoo, Tielt, 1988.
- Kerckvoorde Mia, *Charlotte, van Laken tot Mexico: biografie van een keizerin*, Lannoo, Tielt, 1991.
- Kerckvoorde Mia, *Marie-Henriette, een vrouw in de schaduw van een reus, Leopold II*, Lannoo, Tielt, 1997.
- Keyes Roger, *Leopold III, een beproefd koning, Deel 1, 1901-'40,* Lannoo, Tielt, 1986.
- Keyes Roger, *Leopold III, complot tegen de koning, Deel 2, 1940-'51*, Lannoo, Tielt, 1986.
- O'Connor Richard, *The Cactus Throne. The Tragedy of Maximilian and Carlotta*, Putnam's Sons, New York, 1971.
- Paléologue Maurice, *Les Entretiens de l'impératrice Eugénie*, Plon, Paris, 1928.
- Paz Octavio, *Het labyrint der eenzaamheid*, De Arbeiderspers, Amsterdam, 3e éd., 1991.
- Reinach Foussemagne, *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*, Lib. Plon, Paris, 1925.
- Van der Smissen, *Général Baron, Souvenirs du Mexique 1864-1867,* Lebègue, Bruxelles, 1892.
- Velaers Jan & Van Goethem Herman*, Leopold III, de koning, het land, de oorlog*, Lannoo, Tielt, 1994.
- Viel-Castel, Comte Horace, *Mémoires sur le règne de Napoléon III. 1851-'64*, 3 vol., Paris, 1883.
- Vogel H. Ph., *Geschiedenis van Latijns-Amerika*, Aula, Het Spectrum, Utrecht, 4e éd., 1992.
- Weygand J., *Weygand mon Père*, Paris, 1970.
- Witte Els & Craeybeeck Jan, *Politieke geschiedenis van België sinds 1830, spanningen in een burgerlijke democratie*, Standaard Wetenschappelijke Uitgeverij, Anvers, 4e éd., 1985.
- Wouters Liliane, *Charlotte ou la nuit mexicaine*, Les Éperonniers, Bruxelles, 1989.
- Ypersele Laurence van, *Impératrice dans la nuit, correspondance inédite de Charlotte de Belgique (février-juin 1869*), Quorum, Ottignies, 1995.
- Ypersele Laurence van, *Douloureux voyage dans l'imaginaire*, in Le Discours Psychanalytique, Revue de l'Association Freudienne, octobre 1991.